

Zinoviev et les périls de l'imprimerie

juin 1930

Dans le n° 5 de Bolchevik de cette année, Zinoviev, une fois de plus "se fond" dans le parti - par la seule méthode maintenant à sa portée. Zinoviev écrit:

"En 1922, Trotsky prédisait que "l'expansion réelle de l'économie socialiste ne deviendra possible qu'après la victoire du prolétariat dans les pays européens les plus importants". Cette prédiction n'a pas été confirmée, de même que bien d'autres de l'auteur ici mentionné. L'expansion réelle de notre économie socialiste est devenue possible avant la victoire du prolétariat dans les plus importants pays d'Europe : l'expansion réelle se développe sous nos yeux".

Le même Zinoviev, au début de la même année 1922, accusait Trotsky de "super-industrialisation", c'est-à-dire de proposer une expansion industrielle trop rapide. Comment concilier cela ? L'Opposition était accusée de ne pas croire à la construction socialiste et en même temps de vouloir voler la paysannerie. Si la première accusation était juste, pourquoi était-il nécessaire de "voler la paysannerie" ? En réalité, l'Opposition proposait d'obliger le koulak et la couche supérieure de la paysannerie, à faire des sacrifices pour la construction socialiste - en laquelle on prétendait que l'Opposition "ne croyait pas". Seuls manifestaient une croyance fervente dans la construction socialiste ceux qui s'opposaient à la "super-industrialisation" et clamaient le mot d'ordre creux de "Face à la campagne". Zinoviev offrait à la paysannerie, au lieu de vêtements et d'un tracteur, un "visage souriant".

En 1930 comme en 1922, Trotsky considère que "la réelle expansion de l'économie socialiste ne deviendra possible qu'après la victoire du prolétariat dans les pays européens les plus importants". Mais il faut comprendre - et ce n'est pas, après tout, si difficile - que par économie socialiste nous entendons réellement économie socialiste et non l'économie transitoire et contradictoire de la Nep, et que, par une expansion réelle, nous entendons un développement qui changera totalement la vie quotidienne et la culture des masses laborieuses, éliminant non seulement les queues, sage Zinoviev, mais aussi la contradiction entre la ville et la campagne. C'est seulement en ce sens qu'un marxiste peut parler d'une expansion réelle de l'économie socialiste.

Après avoir combattu le "trotskysme" de 1923 à 1926, Zinoviev, en juillet 1926 a admis officiellement que le noyau fondamental de l'Opposition de 1923 avait eu raison dans son pronostic. Et maintenant, au nom de la fusion avec Jaroslavsky, Zinoviev se rue de nouveau dans toutes les vieilles contradictions et réchauffe les vieux plats. Il vaut pourtant la peine de rappeler pourtant que le même Zinoviev a signé la plate-forme de l'Opposition et écrit une partie de ce texte qui traite de cette même question:

"Quand nous disons, dans les termes de Lenine que, pour la construction d'une société socialiste dans notre pays, une victoire de la révolution prolétarienne est nécessaire dans un ou plusieurs pays capitalistes avancés, que la victoire finale du socialisme dans un seul pays et surtout dans un pays arriéré est impossible, comme Marx, Engels et Lenine l'ont tous prouvé, le groupe Staline affirme de façon tout à fait fausse que "nous ne croyons pas" dans le socialisme et dans la construction du socialisme en Union soviétique".

Pas mal, n'est-ce pas ? Comment expliquer ces allées et venues précipitées de la falsification au repentir et du repentir à la falsification ? Sur ce point, la plate-forme de l'Opposition suggère une réponse:

"De la même façon maintenant, la déviation petite-bourgeoise à l'intérieur de notre propre parti ne peut pas lutter contre nos idées léninistes autrement qu'en nous attribuant ce que nous n'avons jamais pensé ni dit".

Ces dernières lignes n'ont pas seulement été signées de Zinoviev, mais, sauf erreur, c'est lui qui les a écrites. Certainement, Joseph Gutenberg n'a pas été d'un grand secours pour tout le monde, surtout quand ils ont a "fusionner" avec l'autre Joseph, qui, à coup sûr, n'a pas inventé l'imprimerie, mais travaille très consciencieusement à la détruire.

Rythme d'industrialisation et collectivisation

Juin 1930

Cher Ami,

Merci pour votre lettre du 2 mai. Il n'y a pas entre nous de différence fondamentale d'opinion. Dans le Bulletin, surtout le n°11, j'espère que c'est expliqué aussi complètement que possible. Bien entendu, comme auparavant, nous sommes pour un taux maximum d'industrialisation et de collectivisation. Mais pour assurer le taux le plus élevé possible dans les conditions d'un développement isolé présuppose à chaque moment non le maximum statistiquement, mais l'optimum économiquement, c'est-à-dire le taux le plus logique, le plus sûr économiquement, qui seul est capable d'assurer à l'avenir un taux élevé.

Pas stratégiquement, bien sûr, mais tactiquement, cela signifie à un moment donné: "Ne vous laissez pas entraîner, retenez-vous !". J'ai jugé nécessaire de crier ces simples mots à pleine voix bien que je n'aie pas un moment douté que les bureaucrates à œillères qui demain ne vont pas se retenir mais bien plutôt sauter en arrière follement du bord du gouffre où ils sont arrivés vont maintenant nous accuser de déviation droitière ! Mais ce ne sont que de foutues phrases ! Le fait que l'Opposition de gauche qui a réclamé pendant des années l'accélération de l'industrialisation et de la collectivisation a pu crier à temps aux aventuristes égoïstes et fainéants de la bureaucratie "Retenez-vous !" sera généralement reconnu.

Bien entendu "retenir, ralentir la collectivisation" signifie restreindre la collectivisation administrative et nullement réduire la construction réelle de kolkhozes. Mais ces taux doivent avoir un fondement économique. La volonté de collectiviser n'exclut pas du tout la pression économique qui diffère de la pression administrative en ce qu'elle donne des avantages réels au lieu des menaces d'un milicien. Dans un plan bien construit de collectivisation, l'activité idéologique est combinée avec la pression économique. Mais puisque cette dernière opère avec des quantités réelles, elle doit être calculée exactement et réduite à une méthode qui puisse assurer la croissance systématique de la collectivisation avec un affaiblissement et non un renforcement du facteur administratif.

Que le pouvoir révolutionnaire doive régler et règle strictement ses comptes avec les koulaks qui se sont rebellés ne demande aucun commentaire. Mais si les koulaks, qu'on caressait hier sur la tête ("Enrichissez-vous ! Grandissez !") sont aujourd'hui menacés de "dékoulakisation", c'est-à-dire d'expropriation complète dans une période de deux ou trois ans, cela signifie qu'ils ont été administrativement conduits à la rébellion. C'est contre cette dékoulakisation qu'il était nécessaire de lancer le cri "Retenez-vous !".

En ce qui concerne la réduction des dépenses, notre plate-forme conserve toute sa force. Staline, avec Rykov et Kouibychev a promis, si vous vous en souvenez, dans le manifeste spécial de 1927 de réduire de trois ou quatre cent millions de roubles les dépenses bureaucratiques. En fait il n'a rien réduit du tout. Personne n'a jamais vu une bureaucratie se réduire elle-même.

Mais les revendications générales de notre programme n'excluent pas la nécessité d'une révision profonde de tous les plans industriels supplémentaires de l'année ou des deux années dernières. Maintenant les programmes sont bouleversés selon une inspiration du secrétaire général et des secrétariats de régions et districts. Comment sont-ils couverts économiquement ? En premier lieu par la réduction de la qualité de la production, en second lieu par l'inflation. L'un comme l'autre atteignent les ouvriers et les paysans pauvres, et préparent un cruel échec de l'industrialisation. C'est pourquoi le cri "Retenez-vous" était nécessaire ici aussi.

Que les égoïstes d'aujourd'hui, en établissant les taux maximum, soient prêts demain - quand les processus économiques, qui sont un mystère pour eux, les frapperont encore plus fort au visage à décrire un arc au-dessus de nos têtes pour nous pousser sur la vieille route d'Oustrialov - là-dessus, pas la moindre divergence entre nous. Soit dit en passant, vous aviez parfaitement raison de lire notre solidarité entre les lignes d'un article d'un des professeurs staliniens jaunes-rouges (on les appelle professeurs à cause de leur peu enviable profession).

Je vous embrasse et vous souhaite la meilleure santé.

La "ligne générale" de Jakovlev

juin 1930

Tout bureaucrate qui se respecte a une "ligne générale", quelquefois pleine de tournants inattendus. La "ligne générale" de Jakovlev a toujours consisté à servir le haut commandement, mais aussi à cligner de l'œil à l'Opposition. Il s'est arrêté de cligner de l'œil quand il a compris que l'affaire était sérieuse et, pour un poste responsable, on n'exige pas seulement les mains, mais le cœur. Jakovlev est devenu commissaire du peuple à l'agriculture. En cette capacité, il a présenté au XVI^e congrès une thèse sur le mouvement de collectivisation. Une des raisons fondamentales du bouleversement à la campagne a été déclare la thèse, "l'écrasement du trotskysme contre-révolutionnaire". Il ne sera donc pas vain de rappeler comment les dirigeants actuels de la collectivisation traitaient récemment de la question de l'économie agricole et cela dans la lutte contre le trotskysme.

Décrivant la dispersion et l'arriération de l'économie paysanne, Jakovlev écrivait à la fin de 1927:

"Ces faits sont tout à fait suffisants pour caractériser le drame de la petite économie. Au niveau culturel et organisationnel de l'économie paysanne hérité du tsarisme, nous n'arriverons jamais à faire avancer le développement socialiste dans nos campagnes avec la rapidité nécessaire" (Jakovlev., La Question de la reconstruction socialiste dans l'économie agricole, p. XXIV)

Il y a deux ans, quand 75 % des kolkhozes étaient encore formés de pauvres, l'actuel commissaire à l'agriculture, Jakovlev, évaluait leur caractère socialiste de la façon suivante:

"La question de la croissance dans les kolkhozes des éléments communaux plutôt qu'individuels du capital même aujourd'hui et peut-être surtout aujourd'hui, est encore une question de lutte: dans nombre de cas, l'accumulation individuelle privée se cache sous la forme communale" (ibidem, p. XXXVII)

Défendant contre l'Opposition le droit du koulak de vivre et de respirer, Jakovlev écrivait:

"La quintessence de la tâche est la transformation socialiste de l'économie paysanne en économie socialiste coopérative.. précisément cette petite économie qui est au fond l'économie du paysan moyen. Ceci est notre tâche fondamentale et la plus difficile. En la résolvant, nous pouvons, en passant, par notre politique générale et notre politique économique résoudre la tâche de limiter la croissance des éléments koulaks exploités, la tâche d'une offensive contre les koulaks" (ibid. XLVI).

Ainsi Jakovlev faisait dépendre même la possibilité de limiter la croissance des éléments koulaks de la solution de la "tâche fondamentale et la plus difficile": la transformation socialiste de l'économie paysanne. Quant à la liquidation du koulak en tant que classe, Jakovlev ne soulevait même pas la question. C'était il y a deux ans. Discutant la nécessité d'une transition graduelle de la coopération commerciale à la coopération productive, c'est-à-dire aux kolkhozes, Jakovlev écrivait:

"C'est l'unique route du développement coopératif qui assure réellement - naturellement pas en une, deux, trois ou quatre années, peut-être pas en une décennie la reconstruction socialiste de toute l'économie paysanne".

Notons soigneusement "pas en une, deux, trois ou quatre années, peut-être pas en une décennie".

"Kolkhozes et cartels", Jakovlev écrivait dans le même travail, "sont actuellement et seront longtemps encore indubitablement seulement des îlots dans la mer de l'économie paysanne, puisqu'une précondition de leur vitalité est avant tout un progrès énorme de la culture" (ibid. p. XXXVII)

Finalement, pour présenter la base d'une perspective de décennies, Jakovlev soulignait:

"La création d'une industrie puissante, rationnellement organisée, capable de produire non seulement les moyens de consommation mais aussi les moyens de production, impérative pour l'économie nationale - c'est la précondition d'un véritable plan socialiste coopératif" (ibid., p. XLIII)

C'est ainsi que la question se posait récemment quand Jakovlev, en tant que membre de la commission centrale de contrôle, a déporté l'Opposition en Orient à cause de son programme appelant à un assaut contre les privilèges du koulak et la bureaucratie et appelant à une collectivisation accélérée. En soutenant la politique officielle, le cours vers le "paysan riche", contre "la critique sans conscience et pleine de dépit de la part de l'Opposition" - les mots mêmes utilisés dans l'article -, Jakovlev pensait que les kolkhozes "prendraient" seraient pendant longtemps indubitablement seulement des îlots - non pas des îles, des îlots!- "dans la mer de l'économie paysanne" dont la reconstruction socialiste exigerait plus d'une décennie. S'il y a deux ans, Jakovlev proclamait, contrairement à l'Opposition que même la simple limitation du koulak pourrait être seulement un résultat au passage de la reconstruction socialiste de l'ensemble de l'économie paysanne prenant des décennies, aujourd'hui commissaire à l'agriculture il entreprend "de liquider le koulak en tant que classe" dans le cours de deux ou trois campagnes de semailles. Soit dit en passant, c'était hier; aujourd'hui Jakovlev s'exprime de façon bien plus énigmatique.

Et c'est ce type qui, incapable de penser sérieusement quelque chose jusqu'au bout, encore moins capable de prévoir quelque chose, qui accuse l'Opposition de "manquer de conscience", et, sur la base de cette accusation, arrête, exile, et même fusille - il y a deux ans parce que l'Opposition les poussait sur la route de la collectivisation et de l'industrialisation, aujourd'hui parce qu'elle tente de freiner les collectiviseurs et de les retenir dans la voie de l'aventurisme.

C'est là que se trouve l'essence de l'aventurisme bureaucratique.

La France en période de révolution ?

Juin 1930

Le tournant à gauche de l'I.C. a commencé en 1928. En juillet, la "troisième période" était annoncée. Un an plus tard, Molotov assurait que la France, avec l'Allemagne et le Pologne, était entrée dans une période de "très grands événements révolutionnaires". On déduisait tout cela du développement du mouvement de grèves. On ne citait pas de faits; seulement deux ou trois exemples étaient donnés d'après les journaux. Nous avons traité de la question de la dynamique du mouvement ouvrier français sur la base des chiffres et des faits. L'image donnée par Molotov, qui lui étaient soufflée par d'autres (nous supposons que le rôle de souffleurs était joué par Manouïlsky et Kuusinen) ne coïncidait nullement avec la réalité. La vague de grèves des deux dernières années avait un caractère très limité même si elle montrait une tendance à la montée en comparaison avec l'année précédente, qui était la plus basse de la décennie. Ce développement limité est d'autant plus remarquable que la France, en 1928-1929, a traversé un incontestable bouleversement industriel, certainement évident dans l'industrie métallurgique où le mouvement gréviste a été le plus faible.

Une des raisons du fait que les ouvriers français n'ont pas utilisé la conjoncture favorable était incontestablement la caractère extrêmement superficiel de la stratégie gréviste de Monmousseau et autres élèves de Lozovsky. Il est devenu clair qu'ils ne connaissaient pas l'état de l'industrie dans leur propre pays. Le résultat est qu'ils caractérisaient des grèves économiques isolées, défensives, surtout dans l'industrie légère comme des politiques révolutionnaires offensives.

C'est là l'essence de notre analyse de la "troisième période" en France. Jusqu'à présent, nous n'avons pas vu un seul article dans lequel notre analyse soit soumise à critique, bien qu'on sente évidemment un puissant besoin d'une telle critique. Il n'y a aucune façon d'expliquer autrement l'apparition dans la *Pravda* d'un très long article: "Sur la stratégie de grève du généralissime Trotsky" qui contient de la poésie burlesque, des citations de Juvenal et des plaisanteries sans objet, mais pas un mot sur l'analyse factuelle de la lutte de la classe ouvrière française dans la dernière décennie et surtout les deux dernières années. L'article, évidemment de la plume d'un des récents héros de la troisième période est modestement signé "Radovoy" ("l'homme de la base").

L'auteur accuse Trotsky de ne voir que les grèves défensives mais de ne pas reconnaître l'offensive gréviste. Supposons que Trotsky soit coupable de cela. Mais est-ce une raison d'abandonner une lutte offensive dans l'industrie métallurgique dans les conditions les plus favorables et en même temps d'appeler offensive une série de grèves défensives ?

L'auteur accuse Trotsky de ne pas distinguer le capitalisme à l'époque de sa montée du capitalisme à l'époque de son déclin. Admettons qu'il en soit ainsi. Oublions le débat qui s'est déroulé dans l'I.C. au temps de son III^e congrès, pendant qu'il y avait encore une vraie discussion d'idées sur le rapport entre la crise du capitalisme en tant que système et ses crises cycliques. Supposons que Trotsky ait oublié tout cela et que Radovoy l'ait absorbé. Cela répond-il à la question de savoir si la France est entrée au cours des deux dernières années dans une période d'événements révolutionnaires décisifs ? C'est précisément ce que l'I.C. a affirmé.

Cette question a-t-elle un sens ? Il semble que oui. Mais que dit là-dessus l'auteur de «cet article spirituel» ? Pas un mot. La France et son mouvement ouvrier sont totalement ignorés. A la place, Radovoy dit que Trotsky est "Monsieur Trotsky" qui sert la bourgeoisie. Est-ce tout ? Oui, rien de plus.

Mais un lecteur bien intentionné peut objecter qu'on ne peut pas attendre grand chose du jeune Radovoy et qu'il a encore une chance d'apprendre. Après tout, ce n'est pas lui qui a formulé la politique syndicale en France. Pour cela on a de sérieux stratèges révolutionnaires, éprouvés dans la lutte, par exemple le secrétaire général de l'Internationale Syndicale Rouge, Lozovsky.

Bien, répondrons-nous, et tout cela serait convaincant si.. si seulement Radovoy n'était pas Lozovsky lui-même. La collection d'arguments cyniques et superficiels et de tristes plaisanteries ne peut nous tromper.

Le général commandant, sous un pseudonyme modeste, défend ses propres actes. Il dissimule sous des rimes les calamités qu'il inflige au mouvement ouvrier. Il attaque l'Opposition de gauche avec une brillante et vindicative ironie; il peut, voyez-vous être assis sur un seul sofa. Que Radovoy enquête. Y a-t-il des sofas dans les prisons pleines d'oppositionnels ? Même si l'Opposition de gauche était réellement aussi petite que Lozovsky le proclame, cela ne nous effraierait nullement. Quand, au début de la guerre, les internationalistes révolutionnaires de toute l'Europe se sont rencontrés à Zimmerwald, ils ne remplissaient que quelques voitures. Nous n'avons jamais eu peur d'être en minorité. C'est Lozovsky qui en avait peur pendant la guerre quand il défendait les longuetistes qu'il a essayé de toutes les façons d'unir contre nous. Pendant la Révolution d'Octobre, Lozovsky avait peur que le parti bolchevique soit "isolé" des mencheviks et des socialistes révolutionnaires, et il trahit donc le parti qu'il avait temporairement rejoint et s'unit à ses ennemis dans la période la plus critique. Et maintenant, après que Lozovsky ait joint le pouvoir soviétique victorieux, ses estimations quantitatives sont exactement aussi fiables que ses estimations qualitatives.

Après la victoire, dont il ne fut en rien coupable, Lozovsky mettant des plus là où il avait mis des moins, déclara dans un manifeste triomphant au V^e congrès de l'I.C. que le parti socialiste français "n'existe plus". En dépit de toutes nos protestations contre cette légèreté honteuse, il maintint cette affirmation. Quand il devint clair que la social-démocratie internationale existait néanmoins, Lozovsky avec ses maîtres rampa sur ses quatre membres dans la politique du comité anglo-russe et s'allia avec les briseurs de grève pendant la plus grande grève de la classe ouvrière britannique. Avec quel triomphe - un triomphe sur l'Opposition -, Lozovsky, à un plénum du comité central a-t-il lu le télégramme dans lequel Citrine et Purcell, après avoir écrasé non seulement la grève générale mais aussi la grève des mineurs de charbon, acceptèrent généreusement de parler avec les représentants du conseil central des syndicats soviétiques.

Après la destruction de la révolution chinoise et la désintégration des organisations ouvrières chinoises, Lozovsky, à un plénum du comité central (où il revint comme invité parce que Staline n'avait pas encore décidé de l'admettre comme membre) fit un rapport sur les fantastiques progrès de l'I.S.R. Il dit qu'il y avait trois millions d'ouvriers organisés dans les syndicats chinois. Tout le monde sursauta. Mais Lozovsky ne cligna même pas de l'œil. Il agissait aussi légèrement avec les millions d'ouvriers organisés qu'il le fait avec les rimes pour ses articles colorés. C'est pourquoi l'esprit de Lozovsky sur le sofa où toute l'Opposition peut s'asseoir ne nous submerge nullement. Incontestablement, il y a beaucoup de sofas et autres meubles dans les bureaux de l'I.S.R., mais malheureusement on y manque d'idées. Et ce sont les idées qui gagnent car ce sont les idées qui convainquent les masses.

Mais pourquoi Lozovsky a-t-il utilisé le nom de Radovoy ? Nous entendons là une voix méfiante ou qui doute. Il y a deux raisons : personnelle et politique. Personnellement, Lozovsky préfère ne pas s'exposer aux coups. Aux moments difficiles des conflits d'idées, il préfère un modeste anonymat, de même qu'aux moments décisifs de la lutte révolutionnaire, il incline vers les délibérations solitaires. C'est là sa raison personnelle. Il y a aussi une raison politique. Si Lozovsky avait signé de son nom, chacun se serait dit : est-il possible que, dans les questions du mouvement syndical nous n'ayons réellement personne de meilleur ? Mais en voyant la signature de Radovoy sous l'article, le lecteur bien intentionné peut se dire : il faut admettre que Radovoy est un triste scribouillard, mais nous avons quand même Lozovsky.

Les sources de Manouïlsky et Cie

juin 1930

Manouïlsky fait maintenant grand tapage au sujet des tendances "bonapartistes" de Trotsky. La troupe de bohème bon marché de New Masses ou autres publications du même type se sont également emparés du thème. Pour eux, le bonapartisme est une expression de traits de caractère individuels et pas un régime qui découle des rapports de classe, de la politique des virages entre les classes. Où faut-il avoir les yeux pour découvrir le bonapartisme dans l'Opposition maintenant, alors que tous les préparatifs pour le XVI^e congrès représentent la répétition générale du bonapartisme sur le plan du parti ?

Mais nous ne voulons pas soulever de questions générales, plutôt apporter quelques faits historiques sur la source d'inspiration spirituelle de Manouïlsky et de ses élèves, américains ou autres.

Il est paru en Allemagne en 1923 un livre d'Oskar Blum décrivant les caractéristiques personnelles des dirigeants de la révolution. Ce livre est le premier à avoir découvert en Trotsky les signes d'un "nouveau corse". Avant de parler du livre, il faut dire quelques mots sur l'auteur.

A l'époque de la première révolution, Oskar Blum était considéré comme un social-démocrate et un marxiste, partisan de Plekhanov. Dans les années de réaction, il fut soupçonné d'avoir des relations policières. Arrivé à Vienne, de Riga, il demanda à Trotsky de rétablir sa réputation de révolutionnaire.

Sur la base de ce qu'il disait lui-même, Trotsky en vint à la conclusion qu'on ne pouvait pas tolérer Blum dans les rangs révolutionnaires. Après la révolution de 1917, on trouva des documents qui prouvaient de façon irréfutable que Blum avait travaillé pour la police à Riga. Blum fut arrêté, puis relâché, par négligence. Il s'enfuit alors à l'étranger et publia son livre sur les dirigeants de la révolution. Le caractère général du livre peut être suffisamment déterminé par le caractère de l'auteur : c'est un libelle ordurier. Un compte-rendu du livre de Blum est paru dans la revue du bureau d'histoire du parti, Proletarskaïa Revolutsia en 1923, quand la campagne des épigones contre Trotsky était déjà largement lancée. Néanmoins, à cette période, les cerveaux du parti et de l'I.C. n'étaient pas encore pleins des tonnes de ragots et de calomnies et en général de toutes sortes d'ordures et les publications officielles utilisaient encore le langage qu'elles avaient utilisé du temps de Lenine. L'auteur de l'article dans Proletarskaïa Revolutsia, ne sachant pas que Blum avait des raisons personnelles suffisantes pour être mécontent de Trotsky, observa avec ahurissement sa méchanceté particulière en ce qui concernait Trotsky.

"L'auteur" - est-il écrit dans le compte rendu - "s'en prend à Trotsky. Il tire tout son bagage des mensonges, calomnies et du charlatanisme la plus impossible. Dans le visage, la barbe, les lèvres, partout, il cherche confirmation de ses propos calomnieux. Avant tout le pouvoir : "il voulait la révolution", écrit le livre "pour ses objectifs personnels. D'autres parlent de la prise du pouvoir parce qu'ils considèrent que le moment historique est mûr pour la passage du pouvoir à la dernière classe. Lui parlait de la prise du pouvoir parce qu'il se considérait comme prêt à s'emparer du pouvoir" (p.83). Dans le bâtiment où "le ministère de Trotsky était installé, prévalaient ordre et propreté exemplaires. Ah ah ! C'est le secret du pouvoir personnel de Trotsky". Dans l'ordre militaire et le style militaire chez Trotsky, on voit - ah ah! - "les signes du nouveau Corse". Et on voit une réplique de la garde du palais et de la garde du corps - il est vrai, pas en livrée dorée - dans le simple uniforme du Garde Rouge e! Le livre se termine par une insinuation transparente: "Le pouvoir matériel est entre ses mains. Et ensuite ?" (Proletarskaïa Revolutsia 23 novembre 1923, p. 247-248).

Prenons maintenant l'article de Manouïlsky sur l'autobiographie de Trotsky. Prenez la revue des New Masses et le reste de cette presse qui rampe. En quoi différent-ils d'Oskar Blum ? En rien. Qu'ont-ils ajouté à ces révélations ? Rien. Leurs écrits sont un plagiat direct d'une personne sur la feuille de paie de la police de Riga. N'est-ce pas parce que ces messieurs eux-mêmes ont la psychologie de gens sur une feuille de paie, ce qui est inconciliable avec la psychologie de révolutionnaires.

En tout cas, la source de l'inspiration de Manouïlsky est tout à fait évidente. Ce n'est pas cependant l'unique exemple. Il en existe un plus important, qui a déjà, soit dit en passant, été cité par l'Opposition, mais que nous présentons de nouveau parce qu'il constitue une preuve irréfutable. On sait que toute la campagne contre le "trotskysme" a commencé autour de la question de la paysannerie: contrairement à Lenine, Trotsky est censé avoir sous-estimé la paysannerie en général et le paysan moyen en particulier. Les épigones ont oublié la source de cette légende. Elle a pourtant ses racines dans l'agitation des Gardes blancs chez les paysans pendant la guerre civile. Lenine s'empara de la première occasion pour dissiper cette légende. Voici ses propres paroles:

"Izvestia du 2 février a publié une lettre d'un paysan, G. Goulov, qui pose une question sur l'attitude de notre Gouvernement ouvrier et paysan à l'égard de la paysannerie moyenne et parle de rumeurs selon lesquelles Lenine et Trotsky ne sont pas d'accord et selon lesquelles il y a des divergences importantes entre eux sur cette question même du paysan moyen.

Le camarade Trotsky a déjà répondu dans sa "Lettre aux paysans moyens" qui est parue dans Izvestia du 7 février. Dans cette lettre, le camarade Trotsky dit que les rumeurs de divergences entre lui et moi sont le mensonge le plus monstrueux et honteux, répandu par les grands propriétaires et les capitalistes avec leurs complices conscients ou inconscients. Pour ma part, je confirme totalement la déclaration du camarade Trotsky. Il n'y a pas de divergences entre nous et en ce qui concerne les paysans moyens, il n'y a pas de divergences ni entre nous ni en général dans le parti communiste dont nous sommes tous les deux membres.

Dans sa lettre, le camarade Trotsky a expliqué clairement et en détail pourquoi le parti communiste et l'actuel gouvernement ouvrier et paysan, élu par les soviets et appartenant à ce parti, ne considèrent pas que les paysans moyens sont leurs ennemis. Je souscris entièrement à ce qu'a dit le camarade Trotsky" ("Réponse à une question d'un paysan", 14 février 1919, Sotch., 36)

Telle est la façon dont les épigones et leurs fonctionnaires, y compris les prétendus Amis de l'Union soviétique, répètent simplement à travers les années ce que Lenine qualifiait en 1919 de grands mensonges "répandus par les propriétaires et les capitalistes avec leurs complices conscients ou inconscients".

Tel est maintenant le triste état de choses. Et pas par hasard. Le centrisme n'est pas très inventif. Il manque d'idées et a la mémoire courte. Quand ce courant intermédiaire, mal assuré, sans principes, mène la lutte contre une aile révolutionnaire, il doit nécessairement recourir aux conclusions de la droite. Il n'en a pas, et par sa nature même, ne peut pas en avoir. Et par la logique de la lutte, le centrisme est obligé d'approfondir ses accusations contre le "trotskysme". Il est ainsi obligé d'emprunter aux sources les plus boueuses. Cette route est arrivée au point où Manouilsky et compagnie plagient Oskar Blum, agent de l'Okhana. Et maintenant ?

Un autre nouveau talent

Juin 1930

Quelques mois seulement se sont écoulés depuis que Molotov a diffusé dans l'Internationale Communiste de considérer comme terminée la lutte idéologique contre le "trotskysme"¹. Eh bien, les publications de l'I.C., à commencer par celles du P.C. soviétique, consacrent de nouveau d'innombrables colonnes et pages à la lutte contre "le trotskysme". Même le très honorable Pkrovsky, chargé des travaux d'instruire la jeunesse, a été envoyé dans les tranchées au front. Cela correspond à peu près à la période de la guerre impérialiste où l'Allemagne a recouru à la mobilisation des réservistes de quarante-cinq à cinquante ans. Ce fait à lui seul suggère des craintes sérieuses quant à la condition du front stalinien. Heureusement, le Nestor de l'historiographie marxiste a non seulement des petits-enfants, mais des arrière-petits-enfants. L'un d'eux est S.Novikov, auteur d'un article sur l'autobiographie de L.D. Trotsky.

Ce jeune talent a tout de suite établi un record en démontrant qu'il est possible de remplir une page imprimée et demi sans présenter un seul fait ni formuler une seule idée. Un don aussi exceptionnel ne pouvait avoir été développé que sous la direction d'un maître expérimenté. Et la question saute à l'esprit: ne fut-ce pas Manouilsky, dans les heures qu'il pouvait dérober à l'Internationale Communiste qui prit Novikov sous son aile, cet enfant béni de la "troisième période" ? Ou peut-être Manouilsky n'a-t-il pas eu à nourrir ce jeune talent ? Peut-être a-t-il fait usage simplement de.. son propre talent. Nous ne mettrons pas la patience du lecteur à l'épreuve. Novikov, c'est Manouilsky, le même Manouilsky exactement qui écrivait en 1918 que Trotsky avait sauvé le bolchevisme russe de l'étroitesse nationale et en avait fait un courant d'idées mondial. Maintenant Manouilsky écrit que Staline a sauvé le bolchevisme du trotskysme et l'a ainsi définitivement renforcé en tant que courant idéologique dans le système soviétique.

Mais ne nous trompons-nous pas en identifiant le petit Novikov au grand Manouilsky ? Non, nous ne nous trompons pas. Nous ne sommes arrivés à cette conclusion ni à la légère, ni en pariant, mais par une enquête serrée. Pour être exact, nous avons lu les cinq premières et les cinq dernières lignes. Nous espérons que personne ne nous demandera d'en faire plus. Mais "pourquoi Manouilsky se cacherait-il derrière la signature de Novikov ?", va-t-on demander. N'est-il pas clair qu'ainsi des gens vont penser que si Novikov est aussi invincible, que doit être Manouilsky lui-même !

Nous ne nous répéterons pas. Les motifs de Manouilsky sont les mêmes que ceux de Lozovsky de se transformer en "Radovoy". La réputation de ces gens nécessite d'être re-fourbie comme des pantalons brillants ont besoin d'un lavage spécial.

¹ Conforme au texte original (NDT)

Responsable du tournant : le trotskysme

On sait que l'Opposition est en train de dévier à droite, c'est-à-dire contre le socialisme et la collectivisation. On sait aussi que l'opposition est pour la collectivisation forcée. Et puisque la sélection et la formation de l'appareil, comme on le sait très bien également, était au cours des dernières années aux mains de l'Opposition, elle est donc responsable des tournants. Au moins, c'est ce qu'on écrit dans la Pravda. Si cela ne vous plait pas, ne la lisez pas, mais n'interférez pas avec la 'ligne générale'.

Nous avons précédemment cité d'après la plate-forme officielle de l'Opposition publiée en 1927 ce qui concerne la collectivisation. Mais allons plus loin en arrière à la période du Communisme de guerre, quand la guerre civile et la famine nécessitaient une politique rigoureuse de réquisition des grains. Quelle était la perspective des bolcheviks sur la collectivisation dans ces dures années ? Dans un discours sur les soulèvements paysans provoqués par la réquisition du grain, le camarade Trotsky disait le 6 avril 1919 :

"Ces soulèvements nous ont donné la possibilité de développer notre plus grande force idéologique et organisationnelle. Mais en outre, comme vous le savez, ces soulèvements étaient aussi un signe de notre faiblesse, parce qu'ils ont entraîné non seulement les koulaks mais aussi - ne nous racontons pas des histoires sur ce point - une certaine partie de la paysannerie moyenne et intermédiaire. Cela peut être expliqué par les raisons générales que j'ai données - l'arriération de la paysannerie elle-même. Nous ne devons pas cependant rejeter la responsabilité sur l'arriération. Marx disait une fois qu'un paysan a des préjugés, mais aussi utilise son jugement et qu'on peut faire appel du préjugé du paysan à son jugement, et qu'on peut appeler du préjugé du paysan à son jugement afin de le conduire vers un ordre nouveau sur la base de l'expérience. La paysannerie devrait sentir, à travers l'expérience des faits qu'il a dans la classe ouvrière, dans son parti, dans son appareil soviétique, un dirigeant, un défenseur. Le paysan devrait comprendre que la réquisition était obligatoire pour nous, l'accepter comme inévitable; il devrait savoir que nous allons dans les campagnes pour déterminer sur qui la réquisition est la plus facile et sur qui la plus difficile. Que nous faisons la différence et cherchons l'amitié la plus étroite avec les paysans moyens.

C'est nécessaire parce que, jusqu'à ce que la classe ouvrière ait pris le pouvoir dans l'Europe occidentale, jusqu'à ce que notre aile gauche puisse s'appuyer sur la dictature prolétarienne d'Allemagne, de France et d'autres pays, nous sommes obligés d'appuyer notre aile droite sur le paysan moyen. Mais pas seulement dans cette période, non, également après la victoire décisive, inévitable et historiquement voulue par le destin de la classe ouvrière dans l'Europe entière, pour nous, dans notre pays, il reste la tâche importante et énorme de la socialisation de notre économie agricole, la transformant d'une économie paysanne arriérée et dispersée en une nouvelle économie communiste collective. Cette très grande tradition dans l'histoire mondiale peut-elle être de quelque façon que ce soit réalisée contre la volonté de la paysannerie ? D'aucune façon. Aucune mesure de force ne sera nécessaire, aucune mesure de compulsion, de soutien, d'exemples d'encouragement : ce sont les méthodes par lesquelles la classe ouvrière organisée et éclairée s'adresse au paysan moyen".

Le travail de Dingelstedt

(*juin 1930*)

L'article du camarade Dingelstedt imprimée ci-dessous n'est pas un travail achevé. Nous avons malheureusement reçu le manuscrit comme troisième ou quatrième copie, avec les erreurs et omissions inévitables dans de tels cas; car, en dépit du fait que le marxisme continue à être considéré comme la doctrine officielle de l'Etat soviétique, d'authentiques travaux marxistes, dans la mesure où ils portent sur des questions d'actualité, mènent hélas en U.R.S.S. une existence illégale et sont diffusés sous forme manuscrite.

Comme nous l'avons déjà écrit (voir n°6), l'auteur de cet article, le camarade Dingelstedt, membre du parti depuis 1910, est l'un des rares "professeurs rouges" avec un passé révolutionnaire et une profonde hostilité à l'esprit "béné-oui-oui" qui inspire la plus grande partie de cet honorable corps. Dingelstedt est l'auteur d'un travail sur les relations agraires en Inde qu'il a écrit au British Museum pendant un congé pour études (F. Dingelstedt, La question agraire en Inde, Priboï, 1928)

Le camarade Dingelstedt a appartenu à l'Opposition communiste de gauche depuis le jour de sa fondation. Ecarté par l'appareil du travail politique actif, F.Dingelstedt a été pendant plusieurs années recteur de l'Institut des Forêts de Leningrad. Au temps de la grande liquidation de l'aile gauche du parti, le camarade Dingelstedt a été arrêté et envoyé en exil où il est resté depuis cette époque (à Kainsk, en Sibérie).

Le camarade qui nous a amené ce manuscrit raconte que, selon son information, c'était un projet d'appel au XVI^e congrès du P.C.U.S. Cela n'est pas évident d'après le texte lui-même. Compte tenu de sa longueur ou plutôt de la longueur du morceau qui nous est parvenu, nous sommes obligés de n'en publier que des extraits. Nous devons assumer la responsabilité d'utiliser le projet d'un auteur sans son accord; l'intérêt de l'affaire est au-dessus des considérations formelles. Nous ne doutons pas que les lecteurs seront d'accord avec nous quand ils auront pris connaissance de l'excellent travail du camarade Dingelstedt.

Sur la question syndicale

Juin 1930

Cher Camarade Lenorovic,

J'ai lu vos thèses syndicales avec un grand intérêt, d'abord pour moi-même, puis avec les deux camarades de Prague. Naturellement, vous considérez vous-même ces thèses comme un premier jet devant servir de point de départ à la discussion internationale et nécessitant d'être par la suite développées et précisées. Il serait bon de reproduire ce projet avec peut-être les amendements résultant déjà de l'état actuel de la discussion de ces derniers jours, et de l'envoyer aux groupes d'opposition de Tchécoslovaquie pour qu'ils prennent position.

Il me semble que, même pour l'Opposition de gauche, il faudrait intégrer dans les thèses les devoirs et les tâches élémentaires, par exemple:

1. Tout camarade organisé dans l'Opposition doit appartenir à un syndicat. S'il a le libre choix à cet égard, la décision en faveur de telle ou telle organisation syndicale doit être prise par le groupe, c'est-à-dire en considérant les intérêts du travail d'agitation et d'organisation.

2. Dès à présent et sans délai, l'Opposition doit mettre sur pied une commission syndicale, aussi modeste qu'elle puisse être au début. En raison de votre activité antérieure et de la division en quelque sorte naturelle du travail au sein de l'Opposition, il nous semble à tous les trois ici que vous auriez tout à fait votre place à la tête de cette commission syndicale. Evidemment, il vous faudra décider là-bas de cette question.

3. Avec l'aide de la commission syndicale, l'Opposition doit étudier très sérieusement la situation des organisations syndicales en Tchécoslovaquie, rassembler soigneusement les matériaux à son sujet, les exploiter, en tirer les conclusions qui s'imposent. Chaque camarade organisé syndicalement est tenu de faire parvenir régulièrement à la commission syndicale rapports, matériaux, extraits de presse syndicale, ainsi que des informations sur les affaires internes.

4. La commission syndicale, pour sa part, est tenue de travailler sur ces matériaux et de les rendre accessibles, peut-être sous forme de circulaires, à tous les camarades oppositionnels et évidemment aussi à l'Opposition internationale par l'intermédiaire de son secrétariat. Parallèlement, il faudrait insister pour que le Secrétariat International constitue lui aussi une commission syndicale internationale chargée d'étudier les expériences dans ce domaine à l'échelle internationale, de les généraliser et de les rendre accessibles à toutes les sections.

Et maintenant, à propos des thèses elles-mêmes: dans le domaine syndical plus que partout ailleurs, la quantité se transforme en qualité; cela signifie qu'on ne peut pas définir une politique ayant valeur universelle par rapport aux syndicats réformistes, sans connaître le rapport des forces, la composition des syndicats réformistes (couches privilégiées ou travailleurs du rang, vieux bonshommes ou jeunes gars), les processus en cours dans ces syndicats (s'ils croissent aux dépens des communistes, des socialistes nationaux, des indifférents, des inorganisés, etc.) Il faut hélas constater que jusqu'à présent l'Opposition en Tchécoslovaquie n'a pas assez étudié les éléments nationaux: formes d'organisation, tendances etc. Cela s'explique par deux faits: c'est un Etat jeune, et les éléments qui sont venus à l'Opposition sont précisément ceux qui s'intéressent bien plus au caractère international qu'au caractère national. Mais cette explication psychologico-politique ne doit pas servir de justification, car le devoir de l'Opposition tchécoslovaque est maintenant de nationaliser les éléments internationaux, c'est-à-dire d'adapter les principes généraux de la politique marxiste à la situation concrète de ce nouvel Etat. Je répète que cela nécessite une réflexion poussée et cette réflexion devient dès lors un principe constituant de la plus grande importance, de la politique de l'Opposition.

Une chose est claire: on ne peut abandonner les syndicats rouges car ils sont l'un des points d'appui de l'aile révolutionnaire de la classe ouvrière. C'est d'ailleurs la seule question de principe qui ne soit pas développée dans vos thèses. Il serait en tout cas nécessaire d'y insister. Mais il est tout à fait exact que, dans le cas où les syndicats réformistes sont vraiment incomparablement supérieurs en effectifs, il est impossible d'élaborer une politique correcte pour les syndicats rouges (tactique des grèves, assurances, etc.) si l'on ne dispose pas d'une ligne correcte par rapport aux syndicats réformistes. Notre attitude envers les syndicats Hais découlera nécessairement de notre attitude envers les syndicats réformistes, car les syndicats Hais sont une création hybride.

La constitution de fractions communistes et, plus généralement, de fraction de gauche dans les syndicats réformistes, me semble une nécessité. Quoi qu'il en soit, tout cela reste pour moi hypothétique, dans la mesure où je n'ai pas assez de points d'appui pour fonder mon appréciation de la situation. Y avons-nous fait adhérer des camarades oppositionnels afin qu'ils s'informent de la situation et de la vie internes ? Car c'est ainsi seulement que l'on peut donner un contour précis au mot d'ordre d'une aile gauche syndicale, sinon ce mot d'ordre sera trop abstrait.

A propos de votre point 26: c'est précisément parce que l'Opposition de gauche en Tchécoslovaquie n'est encore qu'un petit groupe, disposant de peu d'informations, qu'il serait peut-être prématuré de décider à l'avance et de votre propre chef qu'il est nécessaire de travailler dans les syndicats réformistes; il faudrait plutôt nouer des relations dans les syndicats rouges, les syndicats Hais et les syndicats réformistes, puis comparer informations et résultats. Car il ne s'agit pas ici de principes éternels mais de possibilités pratiques et des formes adéquates permettant d'appliquer ces principes. C'est ce que vous dites d'ailleurs vous-même fort bien et fort justement dans les premières lignes du point 29. Il s'agit donc de lever la contradiction apparente entre les points 26 et 29. La seconde partie du dernier paragraphe contient une affirmation ou plutôt un diagnostic dont il m'est impossible de dire s'il est juste ou non. Vous dites que les syndicats rouges ne sont pas destinés à durer, qu'ils ne remplissent qu'une tâche temporaire. C'est possible. Mais, du d'un point de vue théorique, on peut imaginer qu'avec une politique correcte, les syndicats rouges sont en mesure de rassembler une fraction importante de la classe ouvrière et même d'attirer la partie la plus révolutionnaire des travailleurs organisés dans les syndicats réformistes. Dans ce cas, ils peuvent non seulement devenir permanents mais même le point de départ de véritables syndicats dans la révolution et après elle. Il ne s'agit là que d'une pure hypothèse, car tout dépend en ce domaine premièrement de la situation existant aujourd'hui et deuxièmement des possibilités de remplacer une mauvaise politique par la bonne. Mais il me semble qu'il ne serait pas très prudent d'intégrer dès maintenant dans les thèses syndicales ce

pronostic, qu'il faudrait peut-être développer dans un article. Voilà les principales remarques que je puis émettre aujourd'hui.

Les camarades Fr(ankel) et K(opp) vous écriront peut-être à ce sujet. Mais il est excellent que vous ayez fait les premiers pas dans ce domaine important. Maintenant, il faut aller plus loin.

En ce qui concerne les grandes questions de politique mondiale développées dans votre dernière lettre, je ne pourrais y répondre que par des articles, ce que je ferai volontiers dans un avenir proche. En tout cas, je suis très heureux que les camarades tchécoslovaques se préoccupent avec tant de zèle de ces grandes questions des perspectives révolutionnaires, car c'est toujours un bon signe pour des marxistes. Je serais très heureux que vous m'écriviez à propos de votre travail à Bratislava en direction des membres de l'Armée rouge qui s'y trouvent, et aussi à propos de votre santé.

Le journal en Tchécoslovaquie

6 juin 1930

Chers Camarades,

Vous trouverez ci-joint la copie de ma lettre au camarade Lenorovic dans laquelle j'aborde principalement la question syndicale, si importante.

Avec les deux camarades que vous connaissez, nous avons lu le projet d'éditorial pour le premier numéro et, à cette occasion, nous avons discuté dans les très grande lignes de la physionomie générale du journal. Bien sûr, ce n'est qu'après les trois, quatre ou cinq premiers numéros, que cette physionomie pourra se préciser, par le contact avec les lecteurs et par le test de la participation directe aux combats.

On peut cependant faire dès maintenant quelques remarques. Dans des situations comme celle de l'Opposition de gauche tchécoslovaque, on court toujours le danger de créer un organe qui ne serve qu'aux besoins internes du groupe et soit ainsi dégradé au rang d'organe d'une secte. Le danger inverse et non moins grave, consiste à courir derrière les larges masses ou à prétendre engager le combat pour les conquérir; ce faisant, on se trompe soi-même et on crée un organe qui n'est pas en mesure d'être utile à la fraction et n'est pas non plus lu par les masses, ce qui fait qu'il ne sert à personne.

La difficulté réside dans la combinaison du domaine théorique et propagandiste avec l'activité politique pratique. La tâche immédiate du journal est la formation et le regroupement de cadres marxistes oppositionnels. Il faut donc que le journal publie des articles de doctrine, et même si ces articles ne sont compréhensibles ou accessibles qu'à cinquante ou cent camarades, il faut tout de même les publier. En même temps, il faut évidemment faire paraître des articles très populaires et simples, qui traitent d'une question isolément, en l'éclairant à la lumière de l'actualité. L'équilibre, comme je l'ai dit, devra s'établir dans le cours même du travail.

Il est très important de faire connaître par le journal les affaires internes du parti, évidemment dans la mesure où cela n'entraîne pas pour lui des difficultés avec les autorités. Le caractère de la bureaucratie est indissolublement lié à des intrigues, des secrets et une atmosphère de complots. Le véritable combat pour la démocratie dans le parti ne consiste pas à la revendiquer, mais à dévoiler aux militants la véritable vie du parti et à leur donner par là même la possibilité d'y participer activement. C'est pourquoi la liaison avec différents éléments du parti est absolument nécessaire. Pour l'Opposition, les "correspondants dans le parti" sont tout aussi importants que les "correspondants ouvriers". Je suis sûr que l'Opposition trouvera dans toutes les institutions du parti des amis parmi les éléments qui jouent un rôle secondaire et qui ont à souffrir directement et douloureusement des mœurs bureaucratiques.

Pour affirmer avec plus de force la physionomie du journal, on peut aussi, comme vous l'avez d'ailleurs fait jusqu'à présent, éditer de temps en temps des tracts, des appels, car cela permet de pénétrer plus profond au sein des masses et de se créer en quelque sorte des instruments pour mesurer et contrôler notre influence.

New Masses « défenseur » d'Octobre

10 juin 1930

Cher Ami,

J'ai reçu un exemplaire de la revue de New York, New Masses contenant des articles sur mon autobiographie et sur le suicide de Maïakovsky. Je ne regrette pas les quinze minutes que j'ai passées à me familiariser avec l'intelligentsia de gauche américaine. On trouve des revues comme celle-là dans plusieurs pays. L'une de leurs tâches importantes est, dit-on, de "défendre l'Union Soviétique". Voilà une entreprise en tous points digne d'éloge indépendamment de la question de savoir si MM. les "défenseurs" s'y sont lancés à partir de leur intime conviction ou - comme c'est souvent le cas - à partir de motifs moins élevés. Mais il serait absurde d'exagérer l'importance de cette défense. Ces groupes, assez variés dans leur composition, actifs d'un côté sur les franges de la bourgeoisie et de l'autre sur le prolétariat et n'offrent aucune garantie quant à leur propre avenir. Comme la majorité des pacifistes ne luttent contre la guerre qu'en temps de paix, de même ces "défenseurs" radicaux de l'Union Soviétique, ses "amis" radicaux des rangs de la bohème, rempliront leur mission tant qu'on ne leur demandera pas un réel courage et un authentique dévouement à la révolution. Ces qualités, ils ne les possèdent pas. Et où pourraient-ils bien les trouver ? Leur radicalisme a besoin d'une coloration protectrice. C'est pour cette raison qu'il trouve son expression principale dans la "défense" de l'Union Soviétique - défense d'un Etat possédant pouvoir, richesse et autorité. Il s'agit de défendre ce qui existe et est déjà réalisé. Pour une telle défense, il n'est pas du tout nécessaire d'être un révolutionnaire. On peut très bien rester un mélange d'anarchiste et de conservateur. Mais en même temps on peut apparaître comme révolutionnaire, trompant ainsi les autres et soi-même dans une certaine mesure. On en a vu l'exemple avec Barbusse et le journal français Monde. Du point de vue du temps, leur radicalisme est surtout orienté vers le passé. Du point de vue de l'espace, il est directement en proportion du carré de la distance de la scène de l'action. En relation avec leur propre pays, ces gens courageux ont toujours été et seront toujours infiniment plus prudents et évasifs qu'en relation avec les autres pays - surtout ceux de l'Est.

Le meilleur représentant de ce type, qui dépasse le reste de plusieurs têtes tant par ses dons que par son caractère, est indubitablement Maksim Gorky. Il a sympathisé pendant des années avec les bolcheviks et considéré leurs ennemis comme ses ennemis. Cela ne l'a pas empêché d'apparaître dans le camp de leurs ennemis au temps de la révolution prolétarienne. Après la victoire de la révolution, il est resté longtemps dans le camp de ses ennemis. Il ne s'est réconcilié avec la république soviétique que quand elle est devenue pour lui un fait inaltérable - c'est-à-dire quand il put se réconcilier avec elle sans abandonner son point de vue foncièrement conservateur. Il y a de l'ironie dans le fait que Gorky a guerroyé contre Lenine à la grande période créatrice de Lenine, mais que maintenant, de longues années plus tard, il fait bon ménage, très pacifiquement, avec Staline. Que peut-on attendre de Gorkys à la taille d'un porte-plume ?

L'essence de ces gens de la gauche de la bohème ne bourgeoise est qu'ils sont capables de défendre la révolution que quand elle est accomplie et a démontré sa durée. En défendant la veille de la révolution ils prennent une attitude d'hostilité conservatrice à tous ceux qui pavent sa route pour son lendemain. L'avenir ne peut être préparé que par des méthodes révolutionnaires aussi étrangères à la bohème conservatrice que l'étaient les idées et mots d'ordre de la dictature du prolétariat la veille de la Révolution d'Octobre. Ces messieurs restent en conséquence fidèles à eux-mêmes et aux classes sociales qui les ont créés et nourris. De plus, en dépit d'un virage à gauche, vers les "nouvelles masses" (!), leur conservatisme a réellement grandi qu'ils s'adossent de nouveau - pas à la révolution d'Octobre, non ! - mais à un grand Etat comme une institution indépendamment de ses idées directrices et de sa politique. Ils étaient avec Lenine et Trotsky - soit dit en passant, pas tous - après cela ils ont été avec Zinoviev, après ça avec Boukharine et Rykov, et maintenant ils sont avec Staline. Et demain ? Là-dessus ils s'exprimeront quand demain sera devenu aujourd'hui. Ils ont accepté tout changement dans le cours gouvernemental comme des fonctionnaires patriotes acceptent un changement d'uniforme. Il y a toujours des bureaucrates potentiels autour de la bohème. Ces gens sont des courtiers du pouvoir soviétique, non des soldats de la révolution prolétarienne.

L'Etat ouvrier, en tant qu'Etat, peut avoir besoin de tels personnages pour des objectifs temporaires, bien que j'aie toujours pensé que les épigones myopes exagéraient beaucoup le poids de ces groupes - exactement comme ils exagéraient la valeur de la "défense" de Purcell ou de "l'amitié" de Tchiang Kaï-chek. Quant à ces personnages eux-mêmes, je suis prêt à reconnaître qu'il vaut mieux être un courtier du pouvoir soviétique que des rois du pétrole ou des services secrets britanniques. Mais la révolution prolétarienne ne serait pas la révolution prolétarienne si elle permettait que ses rangs voient se répandre la confusion semée par un personnel aussi problématique, peu sûr, frivole et vacillant.

Leur trivialité morale assume une forme cynique et quelquefois insupportable quand, dans le rôle d'"amis de la famille", ils interfèrent dans les problèmes internes du communisme. Le numéro cité plus haut de New Masses (nom paradoxal, soit dit en passant, pour une publication de la bohème!) est un exemple typique. Ces gens, voyez-vous, pensent que mon autobiographie va servir la bourgeoisie contre le prolétariat, tandis que New Masses, Monde et autres publications de ce genre sont évidemment nécessaires au prolétariat contre la bourgeoisie. Cette aberration s'explique facilement. Jouant aux alentours des franges de deux classes hostiles et tournant continuellement sur leur axe, les Barbusse de tous les pays finissent par mélanger et ne plus savoir où est la bourgeoisie et où est le prolétariat. Leurs critères sont simples. Comme le travail de l'Opposition de gauche critique nettement la politique intérieure de l'Union Soviétique et la politique mondiale de l'Internationale Communiste, et puisque les journaux bourgeois exultent de cette critique et s'efforcent de l'utiliser, alors la conclusion est tout à fait claire: les courtiers sont dans le camp de la révolution et nous, Gauche communiste, dans le camp de ses ennemis ! C'est là la profondeur habituelle de la pensée politique qu'on trouve dans la bohème.

La bourgeoisie serait stupide si elle n'essayait pas d'utiliser les désaccords internes au camp révolutionnaire. Mais ces questions ont-elles été posées pour la première fois dans mon autobiographie ? L'exclusion du parti du président de l'I.C., Zinoviev et d'un des présidents du gouvernement soviétique, Kamenev, n'était-elle pas un cadeau à la bourgeoisie ? La déportation et plus tard le bannissement de Trotsky n'ont-ils pas donné à la presse bourgeoise du monde entier un thème bienvenu pour agiter contre la Révolution d'Octobre ? La dénonciation du chef du gouvernement, Rykov et de celui de l'I.C., Boukharine, comme des "libéraux bourgeois" n'a-t-elle pas été utilisée par la bourgeoisie et la social-démocratie ? Ces faits, portés à l'attention du monde entier, ont

étés plus précieux pour la bourgeoisie que les réflexions théoriques ou les explications historiques de Trotsky. Mais quel intérêt la bohème anarcho-conservatrice a-t-elle dans tout cela ? Elle accepte tous ces événements parce qu'il porte le timbre officiel, comme donnée et une fois pour toutes éternels. La critique du régime de Staline leur est impossible, pas parce que les staliniens ont raison, mais parce qu'ils sont aujourd'hui le gouvernement. Je le répète: ce sont des courtiers du pouvoir soviétique, pas des révolutionnaires.

Pour des révolutionnaires, la question est tranchée par la ligne de classe, le contenu des idées, la position théorique, le pronostic historique et les méthodes politiques de chacun des camps opposés. Si on pense comme nous le pensons - et nous l'avons prouvé à travers les expériences des six dernières années à l'échelle mondiale - que la politique de la fraction stalinienne affaiblit la Révolution d'Octobre, qu'elle a détruit la révolution chinoise, qu'elle prépare la défaite de la révolution indienne et qu'elle sape l'I.C., alors et alors seulement, notre politique est justifiée. La bourgeoisie s'emparera évidemment de fragments de notre juste et nécessaire critique ! Mais cela change-t-il dans la moindre mesure l'essence d'un grand problème historique ? La pensée révolutionnaire ne s'est-elle pas toujours développée sur la route de la lutte interne implacable au feu de laquelle la réaction a toujours tenté de se réchauffer les mains ?

Je remarque entre parenthèses que toute la presse bourgeoise, du New York Times à l'austro-marxiste Arbeiter Zeitung, dans son évaluation politique de la lutte contre l'Opposition de gauche, est infiniment plus proche des centristes et ne le dissimule pas. On pourrait publier toute une anthologie de coupures de presse pour le prouver. Ainsi, en plus du reste, les "amis" et les "défenseurs" de la révolution, qui n'ont rien en commun ni avec les anciennes ni avec les nouvelles masses, déforment gravement le tableau authentique de la distribution de la sympathie politique dans la bourgeoisie et la social-démocratie.

Le mensonge est, soit dit en passant, un des attributs du courtier. Dans l'article sur Maïakovsky, j'ai découvert en feuilletant le nom de Rakovsky. J'ai lu huit ou dix phrases et réellement, bien que je sois habitué à tout, ce que j'ai lu m'a fait bondir. On y raconte comment Maïakovskv "haïssait la guerre" ("haïssait la guerre" - quelle formulation vulgaire du rapport du révolutionnaire à la guerre !) et comment, en contraste, Rakovsky à Zimmerwald, "allait tomber la veste et frapper Lenine et Zinoviev au menton" -pour leur lutte révolutionnaire contre la guerre. On ne nomme ici Rakovsky que pour répandre ce mensonge scandaleux. Il faut le répandre parce que Rakovski est en exil et qu'il faut justifier le fait qu'il y soit. Ainsi le courtier devient-il un méprisable calomniateur. Il répand le stupide scandale au lieu de dire - après avoir nommé Rakovsky en relation avec la guerre qu'avec courage révolutionnaire Rakovsky a lutté contre la guerre sous une tempête de persécution, calomnies, attaques et poursuites policières. Précisément à cause de cette lutte, Rakovsky a été jeté en prison par l'oligarchie roumaine et n'a été sauvé que par l'Armée rouge du sort de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg.

Cela suffit. Si la Révolution d'Octobre avait dépendu de ses futurs courtiers, elle ne serait jamais apparue dans le monde. Et si son destin dépendait de leur "défense", la révolution serait condamnée à la ruine. L'avant-garde prolétarienne peut garantir l'avenir de la terre des soviets et la continuation sur la route de la révolution mondiale seulement par une politique juste. Nous devons élaborer cette politique, l'établir théoriquement, la défendre bec et ongles contre le monde entier et, si nécessaire, contre les très "suprêmes" institutions qui se sont élevées (ou plutôt qui sont descendues) sur le dos de la Révolution d'Octobre. Mais de ces questions, nous n'avons pas besoin de parler en relation avec les courtiers pseudo-révolutionnaires des rangs de la bohème petite-bourgeoise. Sur eux, on en a dit assez.

11 juin 1930

Cher Camarade Shachtman,

1 . Je vous fais parvenir ci-joint un petit article contre New Masses. Je crois que vous pouvez utiliser cet article pour The Militant. En même temps, j'envoie un exemplaire au camarade Max Eastman.

2 . Je suis extrêmement étonné que nous n'ayez pas répondu à ma lettre concernant la conférence de Paris, etc.

3 . Je suis non moins étonné de n'avoir pas reçu, malgré votre promesse, la préface à l'édition américaine de mon vieux travail sur la révolution permanente.

4 . Je voulais vous demander de me procurer, pour une canne à pêche, un fil américain d'un modèle bien précis, mais je ne pourrai le faire qu'après avoir reçu des nouvelles de vous m'assurant que vous êtes toujours en vie et en pleine possession de vos moyens.

Les poètes

12 juin 1930

Cher Camarade Sonka,

Votre livre m'est très bien parvenu. Je n'ai malheureusement eu encore l'occasion que d'en lire une petite partie, mais c'est assez pour faire deux observations. La première est que l'auteur est un poète. La seconde que sa conception du monde est assez éloignée du communisme. Mais Marx a dit un jour: "Les poètes sont de drôles de hiboux". Il disait cela sans aucune méchanceté, car il l'appliquait à Freiligrath.

Pour une déclaration nette

12 juin 1930

Cher Camarade Torino,

Je ne vous écris que quelques lignes en toute hâte. Je comprends très bien les difficultés de votre situation après un tournant assez brusque, qui fut déterminé par des questions surtout italiennes, mais qui englobe maintenant tout le complexe des questions mondiales. Je me représente assez bien l'usage qu'en font et qu'en feront les adversaires du "trotskysme" contre vous, à cause de votre "tournant".

Oui, la situation est difficile. Mais plus la situation est difficile, plus décisive et courageuse doit être l'attitude pour en sortir. L'attitude expectative, traînante et surtout équivoque ne pourrait que vous compromettre et vous affaiblir. Il me semble que vous ne devriez pas attendre qu'on vous pose des questions gênantes et qu'on vous fasse des propositions inacceptables de la part d'Ercoli, qui est grand maître en ce domaine.

La meilleure défense, c'est l'offensive et parfois même l'attaque brusquée. Pour cette dernière, on a laissé déjà trop de temps s'écouler. Mais l'offensive reste possible et même nécessaire. Je me l'imagine dans la forme d'une déclaration adressée au comité central et au parti tout entier. Dans cette déclaration, il faut expliquer ce qui est, sans le moindre camouflage. Il faut donner toutes les précisions, sur les questions italiennes comme internationales et, en devançant les adversaires, il faut se prononcer sur l'Opposition de gauche internationale et sur le prétendu "trotskysme". En même temps, vous devriez, selon moi, proclamer dans le même document, votre fidélité inébranlable au parti communiste et à l'Internationale et votre volonté de travailler dans le parti et pour le parti, d'observer la discipline et de défendre en même temps vos idées par la méthode de la démocratie prolétarienne.

Je ne dis pas qu'une pareille déclaration éliminera toutes les difficultés, non ! Mais elle en diminuera le poids et préparera l'avenir. Et c'est la seule chose qui importe.

18 juin 1930

Cher Camarade Well,

Donc je vois que le groupe Grylewicz ne peut plus être sauvé, au moins dans un proche avenir. Où en est le journal maintenant ? Et du point de vue financier ? Sera-t-il possible de le transformer rapidement en hebdomadaire ? De quelle subvention de l'Opposition internationale avez-vous besoin pour y parvenir ? Je vous prie d'étudier ces questions avec soin et sérieux et de tracer des perspectives claires.

Il est très bon que vous participiez effectivement, ainsi que le camarade Fritz Büchner, au travail de direction. J'ai reçu hier une bonne lettre du camarade Seipold. Il condamne formellement les démissionnaires et exclut, pour ce qui le concerne, tout soutien ou toute collaboration avec eux.

J'ai été surchargé de travail ces derniers temps-ci d'où ma réponse tardive à votre lettre. J'écris aujourd'hui à Berlin, pour dire qu'il faut mettre les quatre exemplaires de mon livre à la disposition des organisations du Palatinat et de Bruchsal.

Pas de démission !

18 Juin 1930

Cher Camarade Seipold,

J'ai reçu votre lettre du 11 juin. Votre avant-dernière lettre ne m'avait aucunement donné l'impression que vous étiez enclin à rompre avec l'actuelle direction ou à soutenir l'activité scissionniste des démissionnaires.

Je n'en ai pas moins été fort heureux de lire dans votre dernière lettre que cette éventualité était pour vous totalement exclue. Les raisons avancées par Joko pour justifier son activité scissionniste ne méritent même pas d'être relevées. Lenine et Plekhanov ont rompu parce que ce dernier était passé des bolcheviks aux mencheviks. C'est Zinoviev qui a inventé que, dans les réunions du bureau politique, je lisais des journaux en signe de protestation, et Joko ne fait que répéter cela comme un perroquet. Si j'avais fait cela, ç'aurait été une sottise de ma part.

Mais même dans ce cas, lire des journaux durant le comité central n'équivaut pas à en démissionner, et je suis resté au comité central jusqu'à ce qu'on m'en exclue et, en plus, il existait entre le comité central et moi des divergences extrêmement profondes. Ainsi donc, de quelque façon qu'on les examine, ces comparaisons se révèlent totalement boiteuses. Que les camarades puissent croire que j'aie un préjugé favorable aux camarades de Wedding, c'est inouï. Pendant des mois, je me suis consacré à l'Opposition au sein du Leninbund et j'étais en contact direct avec Grylewicz. Ce n'est que plus tard que ceux de Wedding se sont officiellement faits connaître. Personnellement, je n'en connais aucun et d'ailleurs, dans cette affaire, les relations personnelles passent tout à fait au second plan. Pour ce qui est du départ de Landau de l'Opposition du Leninbund, je m'en étais totalement accommodé à l'époque. Donc toute l'argumentation est fausse et ne fait que compromettre ses auteurs. Maintenant il s'agit de se mettre au travail énergiquement. La direction doit nouer des contacts plus étroits avec les meilleurs éléments ouvriers, pour s'élargir et se renouveler à leur contact.

Tel est le seul moyen d'assurer la progression et d'éviter que ne se renouvellent les querelles d'écrivassiers.

Merci beaucoup pour la brochure. Après tout ce que j'ai dû traverser, je devenais, au moins dans ce domaine, beaucoup plus sceptique qu'en politique.

Au comité de rédaction de Prometeo

19 juin 1930

Chers Camarades,

Votre longue lettre, datée du 3 juin, est arrivée. Malheureusement, au lieu de dissiper les malentendus, elle les aggrave.

1 . Il n'y a pas de "contraste" entre ma dernière "Lettre ouverte" et ma réponse de l'an passé à votre propre lettre ouverte. Tout ce qui les sépare, c'est quelques mois d'une intense activité par la Gauche communiste internationale. A cette époque, un certain vague dans votre position pouvait apparaître comme épisodique et même en partie inévitable. Très évidemment, les conditions dans lesquelles le camarade Bordiga, le dirigeant autorisé de votre fraction, s'est trouvé, peuvent avoir expliqué pour un temps le caractère dilatoire de votre position (sans bien entendu diminuer ses aspects néfastes). En répondant à votre "Lettre ouverte", j'ai pris en compte cette circonstance très importante, même si elle est personnelle. Je connais suffisamment le camarade Bordiga et j'ai de lui une estime assez grande pour comprendre le rôle exceptionnel qu'il joue dans la vie de votre fraction. Mais, comme vous le reconnaîtrez sans doute vous-mêmes, cette considération ne peut pas primer les autres. Des événements se produisent, des questions nouvelles se posent et on a besoin de questions claires. Aujourd'hui, le vague conservateur de votre position est en train de devenir un symptôme de plus en plus dangereux.

2 . Vous dites que pendant tout ce temps vous n'avez pas bougé d'un iota de la plate-forme de 1925 que j'ai appelée un document excellent à bien des égards. Mais une plate-forme n'est pas créée de façon qu'on ne "s'en sépare pas", mais plutôt pour l'appliquer et la développer. La plate-forme de 1925 était un bon document pour l'année 1925. Dans les cinq ans écoulés, il s'est produit de grands événements. Il n'existe aucune réponse dans la plate-forme. Essayer de remplacer les réponses à des questions qui découlent de la situation en 1930 par des références à la plate-forme de 1925, c'est soutenir une politique vague et évasive.

3 . Vous expliquez que vous n'avez pas participé à la conférence de Paris par suite d'une mauvaise transmission postale de votre lettre d'invitation. S'il n'y a vraiment rien de plus, on aurait du le dire ouvertement dans la presse. Je n'ai rien trouvé à ce sujet de votre groupe dans La Vérité. Peut-être est-ce paru dans Prometeo ? Il est clair cependant qu'après toute votre lettre qu'il ne s'agit pas du tout d'une affaire de mauvaise transmission du courrier.

4 . Vous dites que "la préparation idéologique pour la conférence manquait totalement". Cette assertion me paraît à moi non seulement fausse mais tout à fait extravagante. En France, la préparation idéologique a été particulièrement intense et fructueuse (La Vérité, La Lutte de Classes, brochures). Dans tous les pays l'an dernier a eu lieu une lutte idéologique intense qui a mené à une différenciation de prétendus camarades d'idées. La rupture avec Souvarine et Paz en France, Urbahns en Allemagne, le petit groupe de Pollack en Tchécoslovaquie, et d'autres, a été l'élément le plus important de la préparation idéologique pour la conférence d'authentiques communistes révolutionnaires. Ignorer ce travail très important, c'est aborder le problème non avec un critère révolutionnaire, mais avec un critère sectaire.

5 . Votre conception de l'internationalisme m'apparaît fautive. En dernière analyse, vous prenez l'Internationale pour une somme de sections nationales ou le produit de l'influence mutuelle de section nationales. C'est au moins une conception unilatérale, non-dialectique, et par conséquent fautive de l'Internationale. Si la Gauche communiste dans le monde consistait en cinq individus, ils auraient néanmoins été obligés de construire simultanément une nouvelle organisation internationale en même temps qu'une ou plusieurs organisations nationales.

Il est faux de voir une organisation nationale comme la fondation et l'Internationale comme un toit. La relation entre elles est de type entièrement nouveau. Marx et Engels ont commencé le mouvement communiste en 1847 avec un document international et la création d'une organisation internationale. La même chose s'est répétée dans la création de la I^o Internationale. C'est exactement le même chemin qu'a suivi la Gauche de Zimmerwald dans sa préparation pour la III^o Internationale. Aujourd'hui ce chemin est dicté bien plus impérieusement qu'à l'époque de Marx. Il est bien entendu possible à l'époque de l'impérialisme pour une tendance prolétarienne révolutionnaire d'apparaître dans un pays ou un autre, mais elle ne peut se développer dans un pays isolé: le lendemain même de sa formation, elle doit chercher ou créer des liens internationaux, une organisation internationale, parce qu'une garantie de justesse d'une politique nationale ne peut être trouvée que par cette voie. Une tendance qui demeure fermée nationalement pendant plusieurs années se condamne elle-même irrévocablement à la dégénérescence.

6 Vous refusez de répondre à la question concernant le caractère de vos divergences avec l'Opposition internationale sur la base de l'absence de "documents principiels internationaux". Je considère une telle façon d'aborder la question comme purement formelle, pas politique ni révolutionnaire. Une plate-forme ou un programme, c'est quelque chose qui vient en général en résultat d'expériences étendues à partir d'activités communes sur la base d'un certain nombre d'idées et méthodes communes. Votre plate-forme de 1925 n'est pas apparue le jour même de votre existence en tant que fraction. L'Opposition de gauche a créé sa plate-forme la cinquième année de sa lutte; et bien qu'elle ait paru deux ans ou deux ans et demi après la vôtre, elle a aussi été dépassée à plusieurs égards.

Lorsque, plus tard, le programme de l'Internationale a été publié, l'Opposition russe a répondu avec une critique. Cette critique était - dans son essence, pas dans sa forme - le fruit d'un travail collectif, a été publiée en diverses langues comme la plupart des documents de les dernières années.

Sur ce terrain, il y a eu une lutte sérieuse (en Allemagne, aux Etats-Unis). Les problèmes de la politique syndicale, la "troisième période", le plan quinquennal, la collectivisation, l'attitude de l'Opposition de gauche vis-à-vis des partis officiels et ainsi de suite - toutes ces questions de principe ont été soumises au cours de la dernière période à une discussion sérieuse et une élaboration théorique de la presse de l'Internationale Communiste.

C'est la seule façon de préparer l'élaboration de la plate-forme ou plus précisément d'un programme. Quand vous dites qu'on ne vous a pas encore proposé de "document programmatique" tout prêt et que, par conséquent, vous ne pouvez pas répondre aux questions concernant vos divergences avec la Gauche internationale, vous révélez ainsi une conception sectaire des méthodes et moyens pour arriver à une unification idéologique; vous démontrez combien vous êtes isolés de la vie idéologique de la Gauche communiste.

7 . Les groupes qui se sont unis à la conférence de Paris n'aspiraient pas du tout au monolithisme mécanique et n'en avaient pas fait leur but. Mais ils étaient tous unis dans la conviction que l'expérience vivante des dernières années assure leur unité au moins dans la mesure où elle les rend capables de continuer sa collaboration sous une forme organisée à l'échelle internationale et en particulier en préparant une plate-forme commune avec les forces internationales à leur disposition. quand j'ai demandé la profondeur de leurs divergences avec la Gauche internationale, je n'attendais pas une réponse formaliste mais une réplique politique et révolutionnaire de ce genre: "Oui, nous considérons comme possible de commencer à travailler ensemble avec les groupes en question parmi lesquels nous défendrons nos idées sur nombre de questions" .

Mais quelle est votre réponse ? Vous déclarez que vous ne participerez pas au Secrétariat International jusqu'à ce que vous ayez reçu un document programmatique. Cela signifie que d'autres doivent, avec votre participation, élaborer un document programmatique, pendant que vous vous réservez le droit d'inspection finale. Comment aller plus loin sur la voie du dilatoire, de l'évasif et de l'isolement national ?

8 . Egalement formaliste est votre déclaration selon laquelle vous trouvez inacceptable les statuts de la Ligue Communiste française, qui se solidarisent avec les quatre premiers congrès de l'Internationale Communiste. En toute vraisemblance, il n'y a pas un seul camarade français pour penser que toutes les décisions des quatre premiers congrès sont infaillibles et inchangeables.

C'est une question de ligne stratégique de base. Si vous refusez de demeurer sur les bases posées par les quatre premiers congrès, alors que reste-t-il pour vous de façon générale ?

D'un côté, vous refusez d'accepter les décisions des quatre premiers congrès comme base. De l'autre, vous rejetez brutalement ou ignorez le travail programmatique et tactique de la Gauche internationale dans les dernières années. Que proposez-vous donc à la place ? Cela peut-il être la même plate-forme de 1925 ? Mais, avec toutes ses vertus, cette plate-forme n'est qu'un document épisodique qui n'offre pas aujourd'hui une réponse à un seul des problèmes actuels.

9 . Le plus étrange de tout est l'impression produite par le passage de votre lettre où vous parlez avec indignation d'une "tentative" de créer une nouvelle Opposition en Italie. Vous parlez de "manœuvre", d'une "nouvelle expérience dans la confusion" et ainsi de suite. Autant que je puisse juger, cela fait référence à une nouvelle scission à l'intérieur de la fraction centriste dirigeante du parti communiste italien avec un de ces groupes qui cherche à se rapprocher de la Gauche internationale. Où y a-t-il manœuvre ? De quelle "confusion" s'agit-il ? D'où émane la confusion ? Le fait qu'un groupe, scissionnant d'une fraction opposée, cherche à fusionner avec nous constitue un gain sérieux. Naturellement la fusion ne peut avoir lieu que sur une base principielle, c'est-à-dire la théorie et la pratique de la Gauche internationale. Les camarades qui appartiennent à l'Opposition italienne m'ont envoyé personnellement des lettres et un certain nombre de documents. Je réponds pleinement et explicitement aux questions que ces camarades me posent. Et je continuerai à le faire aussi à l'avenir. Pour ma part, je leur ai aussi posé des questions. En particulier, à ma question concernant leur attitude à l'égard des bordiguistes, j'ai reçu la réponse qu'en dépit des divergences d'opinion existantes, ils considèrent la collaboration comme à la fois possible et nécessaire. Où y a-t-il là une manœuvre ?

D'un côté, vous considérez que l'Opposition internationale ne mérite pas une confiance suffisante pour que vous preniez part à son travail collectif. De l'autre, vous pensez évidemment que l'Opposition internationale n'a aucun droit de prendre contact avec des communistes italiens qui se déclarent solidaires d'elle. Chers camarades, vous perdez le sens des proportions et vous allez trop loin. c'est le sort ordinaire des groupes repliés sur eux-mêmes, isolés.

Naturellement on peut considérer comme malheureux que les relations et négociations avec la Nouvelle Opposition Italienne se déroulent sans votre participation. Mais c'est votre faute. Pour prendre part à ces négociations, il vous aurait fallu prendre part à toute l'activité de l'Opposition internationale, c'est-à-dire entrer dans ses rangs.

10 . En ce qui concerne le groupe Urbahns, vous demandez des informations sur toute son activité de façon à pouvoir prendre une position nette. Et vous rappelez à cet égard que dans la plate-forme de l'Opposition russe, le groupe Urbahns est mentionné comme idéologiquement proche. Je ne peux que regretter que jusqu'à présent vous n'ayez pas jugé de votre devoir d'arriver à une opinion nette sur une question qui a agité l'Opposition internationale tout entière pendant des mois, conduit à une scission en Allemagne et plus tard dans ce pays à la formation de l'Opposition de gauche unifiée, complètement coupée d'Urbahns. Que signifie votre référence à la plate-forme russe ? Oui, à cette époque, nous défendions le groupe Urbahns (exactement comme nous défendions le groupe de Zinoviev, contre Staline). Oui, nous avons autrefois pensé que nous pouvions réussir à raffermir la ligne politique du groupe Urbahns tout entier.

Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée. Ni en 1925, ni en 1927. Après la publication de notre plate-forme, il y a eu des événements qui n'étaient pas de petite importance, les zinoviévistes ont capitulé. La direction du Leninbund a commencé à évoluer en se séparant du marxisme. Dans la mesure où nous ne coupons pas à la légère les liens politiques, nous avons essayé dans des dizaines d'articles et de lettres de convaincre le Leninbund de changer sa politique. Nous n'avons pas réussi. Nombre d'événements nouveaux ont éloigné de nous plus encore le groupe Urbahns. Une partie considérable de son organisation a rompu avec Urbahns. L'évolution politique est pleine de contradictions. C'est souvent qu'elle a entraîné et qu'elle entraînera encore des camarades de pensée d'hier ou de demi camarades, du côté opposé. Les causes de la scission entre l'Opposition internationale et le Leninbund ont été discutées publiquement par toute la presse de l'Opposition. J'ai dit personnellement tout ce que j'avais à dire sur ce sujet dans une brochure spéciale. Je n'ai rien à ajouter, d'autant plus que nous discutons ici des faits accomplis. Vous soulevez cette question non en relation avec les faits eux-mêmes, mais en relation avec ma lettre. Cela montre une fois de plus la mesure dans laquelle vous ignorez la vie politique et théorique réelle de l'Opposition internationale.

Méthodes bureaucratiques

20 juin 1930

Cher Camarade Shachtman,

1 . Je vois que le retard de votre réponse n'était pas de votre faute et je retire tous mes reproches avec mes excuses. Je ne souhaite pas revenir sur la question de la conférence de Paris. Il a coulé déjà de l'eau sous les ponts. Ce que je trouve intolérable cependant, ce sont les procédés bureaucratiques utilisés dans ce cas et dans d'autres. Trois personnes tranchent sans informer les autres de ce qui est proposé. Mais les autres ne sont pas moins intéressés que les "trois grands" et quand ils découvrent plus tard bien des choses dont ils ont été tenus à l'écart, cela les démoralise et les mécontente. Ce n'est pas vrai seulement pour la conférence de Paris - il existe dans l'Opposition des tendances bureaucratico-hommes de lettres assez fortes qu'on peut expliquer par son développement et dans une certaine mesure par sa fonction en tant qu'opposition. Mais ces tendances et méthodes sont extrêmement dangereuses et peuvent signifier la mort de l'Opposition si elles ne sont pas impitoyablement extirpées. Je discuterai de tout cela plus en détail dans une lettre circulaire à tous les groupes.

2 . Je suis très triste que l'affaire de l'édition en yiddish ait échoué. Je ne peux rien faire à ce sujet d'ici maintenant puisque Rieder l'a revendiquée et que je suis engagé dans un procès avec lui et complètement paralysé pour le moment. Je vois par les derniers numéros du Militant que sa parution hebdomadaire est menacée. Je serais très attristé par la nécessité d'une diminution. Si l'édition anglaise de l'autobiographie marche bien financièrement, je serais très heureux de dépanner The Militant. Pour le moment, je n'ai aucune indication outre les comptes rendus qui sont plus ou moins prometteurs.

3 . Vous m'interrogez sur mon interprétation du paragraphe de la plate-forme chinoise concernant la possibilité de fusions organisationnelles par le P.C. Dans la thèse que vous citez, il est dit que le parti prolétarien ne doit en aucune circonstance fusionner sur le plan organisationnel avec un parti d'une autre classe. Nous avons inséré à dessein les mots "d'une autre classe" pour que la thèse ne soit pas trop doctrinaire, formaliste, intransigeante. Il va sans dire qu'un parti des travailleurs, s'il a un programme indépendant précis - indépendant du communisme - est l'instrument d'une autre classe, quand bien même il repose sur les masses ouvrières. Des fusions organisationnelles entre le P.C. et un tel parti sont hors de question aussi bien que, disons, la fusion avec la social-démocratie allemande. Mais il est possible qu'il existe ou apparaisse des formations transitoires qui comprennent des masses ouvrières mais n'ont pas de programme défini ni de discipline correspondante et ainsi laissent ouverte la possibilité de liens organisationnels mais, en tout cas, temporaires. Bien entendu, les conditions objectives et les caractères du parti ouvrier en question aussi bien que la nature des liens organisationnels doivent être concrètement recherchés et déterminés. Dans votre exemple, il s'agit de l'établissement des liens au niveau régional.

Cela diminue bien entendu le danger politique dans la mesure où le parti communiste dans son ensemble conserve sa totale liberté d'organisation et également, du coup, son contrôle de son groupe régional. Il me semble que c'est plus comme du "noyautage", c'est-à-dire l'envoi d'éclaireurs dans d'autres organisations, que d'une fusion organisationnelle concernant le parti. J'essaierai de répondre aux autres questions dans les quelques jours qui viennent parce que je veux expédier cette lettre aujourd'hui.

4 . J'ai envoyé deux notes traitant des articles dans New Masses. Il faut taper impitoyablement sur les doigts de ces gens de bohème.

5 . Maintenant pour la ligne de pêche, j'en ai besoin d'une, disons, de 100 mètres de long et aussi solide que possible pour pêcher au fond. Je vous envoie un échantillon français qui ne répond pas bien entendu au niveau technologique américain mais peut servir d'exemple. Si vous avez des difficultés, vous pouvez appeler le président Hoover qui est aussi expert de ces choses-là. Rappelez-vous bien qu'il ne s'agit pas d'une ligne "de surface", mais d'une ligne faite pour reposer au fond de l'océan. Vous pouvez me l'envoyer en "imprimés" dans un simple paquet avec des journaux, etc. pour que je n'aie pas à m'engager dans les interminables formalités avec les douanes. Quand vous me rendrez visite la prochaine fois, je vous présenterai du poisson pris avec cette ligne.

A Zvon

(20 juin 1930)

Cher camarade,

Je n'ai pas répondu à votre avant-dernière lettre car je venais d'écrire une lettre collective à votre groupe et vous avais envoyé la copie de ma lettre au cam. Lenorovic.

Dans votre dernière lettre, vous indiquez un point très important de notre travail: la nécessité d'un ton juste, d'une démarche juste envers la fraction prolétarienne du parti et généralement envers les masses communistes.

Si Lenine a parlé un jour de la suffisance communiste, nous pouvons parler aujourd'hui de la suffisance oppositionnelle. Il y a parmi les oppositionnels des éléments qui pensent que leur titre d'oppositionnel est en soi suffisant pour faire que tous les prolétaires, accourent. Ceux-là sont dans la pratique des bureaucrates qui ne sont nullement meilleurs que ceux du parti officiel. Tout en restant intransigeants sur les principes, nous devons aller vers les militants de base du parti avec la plus grande modestie

Nous sommes leurs aides dans la lutte pour une politique juste. Il faut indubitablement souligner cet aspect. Il est parfaitement juste et fondé de souligner le rôle et l'importance de la cellule ouvrière comme organisme vivant du parti. Cela n'exclut évidemment pas la centralisation politique. Tout réside dans l'équilibre entre les deux. Aujourd'hui, c'est la cellule ouvrière du parti qu'il faut mettre en avant.

En ce qui concerne les articles qui m'ont été envoyés (en russe), je ne comprends pas tout d'abord pourquoi ils développent le même thème. Peut-être cette impression provient-elle de ce que ces deux articles abordent beaucoup de questions sans en traiter une seule jusqu'au bout. Ils sont tous les deux très abstraits et, partant, extrêmement peu populaires. La vie de la Tchécoslovaquie et du parti tchécoslovaque ne s'y reflète qu'à travers deux ou trois noms. Cela s'explique évidemment par le fait qu'ils sont écrits par des étrangers relativement peu au courant de la vie interne de la Tchécoslovaquie et de sa classe ouvrière. Il est difficile de donner un conseil, car on ne peut pas artificiellement remplacer l'absence de liens avec le pays. Il serait bon que l'auteur ait la possibilité de lire ses articles à un groupe de quelques ouvriers tchécoslovaques de les discuter phrase à phrase avec eux, et de prêter attention non à soi-même, mais aux travailleurs, et particulièrement aux erreurs ou à la mauvaise compréhension qu'ils ont de tel ou tel passage, à leurs objections ou aux exemples vivants qu'ils apportent. La condition du succès de l'entreprise est d'exiger de l'auteur qu'il ne submerge pas les travailleurs, qu'il ne leur impose pas ses formules toute faites, mais au contraire qu'il apprenne auprès d'eux à écrire des articles pour eux, qu'il note la réaction de ces auditeurs aux différentes idées, ce qui leur manque, ce qu'il faut modifier ou écarter, etc ... Un tel exercice, à condition d'être bien mené, sera une école inestimable et pour les ouvriers et pour l'auteur.

Cette préparation conduira évidemment à retarder le premier numéro de la revue. Mais on peut s'y résigner, car il serait malheureux de bâtir dès le départ une entreprise littéraire. C'est le seul conseil que je peux donner dans la situation originale que connaît le groupe pragois.

Je ne comprends pas ce que signifie "le front unique ouvrier antibureaucratique" devant renaître dans le parti.

Que signifie également "à bas les bureaucrates de droite et de gauche"? Si on ne les indique pas nommément, c'est un coup pour rien.

"C'est aux cellules de décider la politique". La formule est, dans une moindre mesure, inexacte. Le C.C. ne peut pas ne pas régler des questions politiques: le tout est de savoir comment il le fait. Dire que la cellule ouvrière doit occuper une place prépondérante dans la vie du parti sera déjà plus approprié.

Le quatrième mot d'ordre - "Vive l'U.R.S.S." est trop simpliste. Il serait plus juste de dire quelque chose comme : chaque communiste, chaque révolutionnaire, chaque travailleur honnête doit défendre l'U.R.S.S. contre l'impérialisme jusqu'à la dernière goutte de son sang. Mais dans le même temps, chaque travailleur conscient, chaque communiste, doit défendre la dictature du prolétariat d'U.R.S.S. contre la politique erronée de la bureaucratie stalinienne.

Voilà les remarques que je peux faire pour l'instant. Je ne pense pas qu'il faille envoyer d'autres articles ou projets d'articles à examiner; le renforcement d'une telle méthode aboutirait à détourner encore davantage l'attention de la rédaction de la "base" au profit du "sommet": apprenez à écrire pour les travailleurs tchèques chez les travailleurs tchèques. Je peux malheureusement bien peu vous aider malgré mon désir ardent de le faire.

C'est très bien d'avoir terminé vos examens avec succès et d'avoir le temps de vous consacrer pleinement au travail.

Lettre-circulaire n°1

21 juin 1930

Chers Camarades,

Les lignes de communication entre les sections nationales de l'Opposition communiste de gauche sont comme auparavant bien ténues. Le Bulletin international n'a pas encore paru. Et pourtant les questions tactiques importantes qui doivent être traitées continuent à s'accumuler jusqu'à ce moment précis. La correspondance individuelle avec les camarades devient de moins en moins adéquate pour ce projet. A présent, je ne puis voir d'autre solution que de m'adresser moi-même à toutes les sections nationales dans cette lettre dans laquelle je souhaite répondre à un certain nombre de questions qui m'ont été posées dans différentes lettres et, en outre, poser mes propres questions qui, selon moi, méritent une discussion collective.

1 . L'Opposition perd un temps considérable. C'est particulièrement clair dans la formation de l'Opposition internationale. La dernière chose que j'aie en tête en écrivant ces lignes est d'accuser quiconque personnellement. Je veux parler de nos erreurs et de nos défauts pour lesquels nous sommes tous responsables et que nous devons absolument corriger.

La base formelle pour une unification internationale de l'Opposition a été proposée il y a presque un an. Cependant cette unification n'a pas encore été réalisée pratiquement à ce jour.

Une conférence préliminaire s'est tenue à Paris en avril. Mais au cours des deux mois et demi qui se sont écoulés depuis, aucun résultat pratique de cette conférence n'est apparu.

Il y a été décidé de publier un bulletin d'information. Les premier numéro n'est pas encore paru. Comment peut-on l'expliquer ? Bien entendu nous souffrons d'un manque aigu de forces . Mais ce n'est pas le principal problème. Que dire du temps et des forces de l'Opposition gaspillées aujourd'hui en essayant de surmonter cette dispersion des forces, dans une correspondance privée sur des questions individuelles, à corriger des erreurs qui résultent d'un manque d'information ? Toutes ces forces suffiraient aisément à publier un bulletin hebdomadaire international. Je ne mentionne même pas le fait qu'il y a abondance de forces qu'on ignore et qu'on n'utilise pas du tout.

La principale raison pour cette perte de mois, presque une année, dans la formation de l'organisation internationale, est à mon avis le manque de compréhension qu'on peut observer chez nombre de camarades quant à la relation mutuelle entre les organisations nationales et internationales du prolétariat. Chez certains éléments dans l'Opposition, la lutte contre le centralisme bureaucratique a ressuscité une conception non-marxiste des relations réciproques entre les sections nationales et l'organisation internationale selon laquelle les sections nationales sont les fondations et les murs et l'organisation internationale le toit qu'il faut ajouter à la fin . Ce point de vue est exprimé sous une forme particulièrement naïve par le groupe viennois Mahnruf, qui a refusé de joindre quelque organisation internationale que ce soit jusqu'au moment où il ne pourra plus grandir sur une base nationale comme résultat de ses propres efforts. Sur la base de quel programme, quelles méthodes, sous quel drapeau ce groupe aspire à grandir sur le plan national, personne ne le sait et il semble qu'ils ne le sachent pas eux-mêmes. Ils doivent imaginer que les ouvriers pourraient accorder leur confiance à un groupe inconnu sans principes et qu'ensuite ce groupe s'occuperait de son caractère international et ainsi de son caractère national, car l'un sans l'autre serait absurde.

Le groupe italien Prometeo est très proche de ce point de vue. Parmi un certain nombre de camarades belges et français, il y avait une forte opposition à une organisation internationale "prématurée". Plus, cette opposition a engendré les mêmes vues erronées mentionnées ci-dessus. Il est vrai que ce point de vue n'a pas toujours trouvé une expression théorique ouverte. La plupart du temps, il prend la forme d'une opposition silencieuse, semi-consciente, de reports perpétuels, non réalisation du travail et une sérieuse perte de temps. Il faut en finir avec cela.

2 . Il est impossible de ne pas mentionner que la conférence préliminaire d'avril a estimé possible de ne publier aucune déclaration de principes - déclaration, manifeste ou résolution. Aucune conférence nationale ne saurait agir ainsi, car comment peut-on ne pas dire aux ouvriers pourquoi une conférence s'est tenue ? Mais dans la mesure où il s'agit de cette conférence internationale, les camarades ont estimé possible de prendre cette décision pour des raisons purement techniques et il est tout à fait clair qu'une erreur énorme a été commise à cet égard. Le document international le plus modeste publié par cette conférence aurait été une arme formidable dans les mains de chaque section nationale. On aurait pu le publier ou le distribuer sous forme imprimée aux réunions ouvrières, etc. Expliquer la décision de ne pas publier un tel manifeste pour des raisons accidentelles, techniques, n'est pas juste. Les raisons techniques et accidentelles n'auraient pas pu primer sinon en conséquence d'une attention insuffisante à l'aspect principal de la question.

3 . La conférence a décidé de publier un bulletin deux fois par mois si possible. Cependant, comme on l'a déjà dit, après deux mois et demi aucun numéro n'a encore paru.

Ce ne serait pas juste d'expliquer ce fait seulement par un manque de forces. Dans l'ensemble, le bulletin n'exige que peu de forces supplémentaires. Etablir un organe théorique et politique international est à présent au-dessus de nos moyens. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le Bulletin international devrait être l'organe d'une large information et discussion internationale. Les trois quarts de la correspondance sur les questions tactiques et théoriques menée maintenant dans les groupes nationaux et avec des camarades sur une base individuelle devraient être contenus dans ce bulletin. Les procès-verbaux des sections nationales seraient la partie la plus importante de leur contenu. Il suffirait de former une équipe éditoriale technique pour cette tâche. Et nous avons pour cela les forces nécessaires, surtout à Paris, où il y a, outre l'organisation française, des groupes espagnol, hongrois, italien, juif et indochinois. Il y a aussi plusieurs camarades d'autres nationalités. A partir de ces groupes, il serait tout à fait possible de former une équipe éditoriale internationale pour le bulletin, laquelle travaillerait sous la direction générale du Secrétariat International. Les limites et erreurs de la jeune équipe éditoriale, inévitables au début, seraient corrigées à temps. En tout cas, si nous avons entrepris cette action il y a six mois, nous aurions certainement maintenant un bon bulletin hebdomadaire qui formerait l'axe de toute la vie intellectuelle de l'Opposition internationale. La forme d'organisation indiquée plus haut garantirait non seulement la publication régulière du bulletin, mais permettrait aussi à l'équipe éditoriale d'atteindre l'indépendance - ce qui est spécialement indispensable dans la mesure où il s'agit d'un organe d'information et discussion internationale.

Nous écrivons très souvent (et à juste titre) que l'I.C. laisse échapper des situations révolutionnaires. Mais, pour l'Opposition, laisser échapper du temps est un péché du même ordre même à plus petite échelle. Pour éviter de laisser échapper à l'avenir des situations révolutionnaires, il faut éviter de laisser échapper des situations quotidiennes. Ne reportons pas indéfiniment les initiatives que nous pouvons prendre aujourd'hui.

4 . Récemment, dans la section allemande, nous avons eu de dures discussions qui se sont terminées par le retrait de la direction des camarades Neumann, Joko et Gryliewicz. Cette action, comme un certain nombre d'action qui l'ont précédée, a réellement le caractère d'une authentique intrigue littéraire et bureaucratique de type classique. Les camarades mentionnés ci-dessus n'ont pas donné l'ombre d'une raison principielle de leur retrait. Tous les efforts qui ont été faits pour corriger cette action erronée ne sont arrivés à rien. Naturellement, ces camarades vont commencer à trouver des raisons "de principes" pour leur action, c'est-à-dire qu'ils vont suivre le même cours que Paz, qui a commencé par des querelles littéraires, en a fait une mixture théorique et a fini par désert.

Bien entendu, nous soutiendrons l'actuelle direction de l'Opposition unifiée allemande et dirigerons tous nos efforts pour l'aider à faire un travail responsable. Mais cela ne suffit pas. Il nous faut tirer quelques conclusions générales des choses qui sont arrivées, des conclusions de nature principielle aussi bien que pratique

Il a déjà été écrit plus d'une fois dans le passé que ce ne sont pas seulement des éléments révolutionnaires qui sont venus à l'Opposition pour des raisons principielles, mais aussi des individualistes, des petits-bourgeois et des éléments lumpen qui ne peuvent supporter la discipline et sont incapables de faire un travail collectif. On pourrait donner bien des exemples. Mieux, étant donné le fait que pendant nombre d'années, l'Opposition a mené une existence exclusivement littéraire, elle a cultivé dans ses rangs les cercles fermés et l'arrogance littéraire caractérisés par l'inattention de ces éléments aux organisations ouvrières. Un état continu d'opposition peut et doit nourrir la suffisance et les grands airs, et nourrit aussi les gens qui utilisent toujours les termes de "masses", "prolétariat", "classes", mais ne font pas attention aux représentants individuels des masses, même ceux qui sont dans leurs propres rangs et n'essaient pas de les entraîner et de travailler avec eux sur la base d'une véritable démocratie de parti.

En même temps, la presse de l'Opposition a une tendance à s'élever au-dessus de l'Opposition et a se laisser guider exclusivement par les points de vue de quelques écrivains. C'est une situation dangereuse qu'il faut affronter dès le début parce que c'est l'une des sources les plus dangereuses du bureaucratisme. Les moyens d'exercer un ferme contrôle sur la presse et les moyens de réduire les écrivains d'Opposition dans l'esprit du collectivisme prolétarien ne pourraient guère être identiques aujourd'hui dans tous les pays. Mais l'existence de ce problème est bien vue, on cherche des moyens pour le combattre et on peut prendre des mesures.

Par exemple, on peut former des commissions de presse ouvrière. Elles se réuniraient périodiquement, auraient accès à la correspondance adressée à la rédaction, écouter et analyser tous les commentaires qui lui sont adressés, et, à la demande de la commission, la rédaction publierait ses résolutions. Si ces commissions étaient convenablement organisées, elles pourraient devenir un outil indispensable pour la rééducation prolétarienne de la rédaction comme pour l'éducation théorique des ouvriers qui sont ses membres. Je pense que les journaux de l'Opposition auraient bien fait, dans de nombreux cas, si, avant de donner leurs articles à imprimer, ils les avaient fait lire aux ouvriers de "la base", non pour les instruire mais pour apprendre comment écrire pour les ouvriers. C'est pourquoi il faut écouter attentivement leurs questions, commentaires, le développement de leurs idées, les exemples qu'ils citent, etc.

5 . La question primordiale - la relation entre l'Opposition communiste de gauche et le parti officiel - n'a pas toujours et partout de solution claire et nette en pratique.

Dans les rangs de l'Opposition de gauche, personne ne défend une orientation vers un second parti. Mais il ne suffit pas de rejeter une position fautive. Il faut lutter activement pour arriver à une position juste; c'est-à-dire, déterminer un cours vrai et clair pour la régénérescence du parti officiel.

Les partis communistes existants sont nés en résultat d'événements comme la guerre mondiale, la trahison de la social-démocratie, la révolution russe et la crise révolutionnaire de la société capitaliste après-guerre. Ce sont quatre conditions monumentales dont la combinaison a rendu possible la formation et le développement rapides de l'I.C.

Il est vrai que l'effet des conditions mentionnées ici a cessé de se faire sentir. Mais croire que ces facteurs et les traditions, liens et organisations de masse qu'ils ont créés peuvent sans événements nouveaux équivalents être changés par des discours ou des articles atteste d'un subjectivisme littéraire fatal, c'est-à-dire d'une totale incompréhension de la dialectique du développement politique de la classe dans l'esprit de Souvarine.

Il n'est pas discutable qu'une direction fautive a affaibli et continue à affaiblir le parti communiste. Mais la crise interminable de la société capitaliste et la politique de trahison de la social-démocratie vont pousser les ouvriers vers le drapeau du communisme. Seule la chute de la république soviétique, qui serait la pire catastrophe pour le prolétariat du monde entier pourrait créer une situation fondamentalement nouvelle. L'I.C. serait réduite à des débris et les révolutionnaires prolétariens devraient tout recommencer dans bien des cas. Mais notre objectif n'est pas la chute du pouvoir soviétique comme le clament les aigrefins à gages de la bureaucratie, mais sa régénérescence, son renforcement et sa défense. Et il en est exactement de même pour le parti communiste officiel.

Autant que je puisse le dire, nos camarades allemands ont eu là-dessus une position tout à fait correcte: ils traitent le parti communiste officiel comme leur parti. Pendant les élections (en Saxe, par exemple), ils mènent une campagne énergique pour la liste du parti. En même temps, sur la base de cette collaboration ils mènent une lutte implacable contre la direction et sa politique.

Le camarade Roman Well m'écrit que quelques camarades français, tout en reconnaissant que cette tactique est juste en Allemagne, la considèrent comme inapplicable en France parce que le parti communiste français est plus faible et qu'il décline constamment. A mon avis, cette façon de poser la question est fautive et politiquement dangereuse. En France, toutes les dimensions de l'organisation étaient et restent sur une plus petite échelle qu'en Allemagne, mais cela ne constitue pas une différence fondamentale. Le parti communiste français a recueilli plus d'un million de voix aux élections législatives (sur la base du suffrage masculin seulement); pendant la répression, les ouvriers ont entrepris d'importantes collectes pour l'Humanité; la circulation du journal tourne autour de 200 000 exemplaires etc. Fermer les yeux sur ces faits et minimiser leur importance, c'est s'abuser soi-même, rien de plus. L'orientation de l'Opposition française dans son rapport avec le parti communiste peut et devrait être la même que celle de l'orientation en Allemagne. La seule autre route est celle de Souvarine. Il n'y a pas de position intermédiaire pour une ligne politique. Une voie moyenne n'apporterait que la confusion.

Les indiscutables grands succès de l'Opposition française auraient pu être même plus grands, c'est-à-dire pourraient eu avoir plus d'effet sur les ouvriers français si, au temps de la grande répression contre le parti, l'Opposition s'était solidarisé avec lui de façon plus ferme, plus nette et plus agressive face au gouvernement et sous les yeux des masses. Cela n'a pas été fait et c'était une erreur sérieuse. La même chose vaut pour les campagnes électorales. Il ne suffit pas de renoncer en principe à présenter nos propres candidats. Il faut montrer aux ouvriers communistes que nous faisons tout notre possible pour assurer la victoire des candidats officiels, c'est-à-dire agir comme s'ils étaient nos candidats à nous.

Un des camarades tchécoslovaques, Zvon, citant l'appel aux ouvriers publié par l'Opposition allemande ("Vous devrez nous aider à corriger le cours du parti") exprime l'opinion que les camarades tchécoslovaques prendront, au lieu de celui-ci, un autre ton: "Les ouvriers nous connaissent trop peu, écrit-il, ils n'ont pas de raison de nous faire confiance et c'est pourquoi nous n'avons pas le droit de réclamer qu'ils nous soutiennent en tant que "sauveurs"". Bien entendu le cœur de la question ne réside pas dans une tournure de phrase ou une autre. L'orientation des camarades allemands vers le parti semble juste, comme je l'ai déjà dit. Mais c'est une considération politique et psychologique fondamentale qui s'exprime dans la formulation du camarade tchécoslovaque. Dire que les ouvriers communistes, au nom d'un groupe jeune qui n'a pas encore été suffisamment vu par tous (et cela s'applique à toute l'Opposition): "Nous prenons sur nous de construire un bon parti pour vous ; suivez-nous !" signifie manifester une incompréhension tant de la situation objective que de la psychologie des ouvriers révolutionnaires. Les ouvriers français tout particulièrement, qui ont appris de leur passé, sont moins enclins que quiconque à suivre naïvement le messianisme littéraire et ils ont raison. Une position juste pourrait être formulée de la façon suivante: "Camarades ouvriers, nous souhaitons vous aider, c'est-à-dire combattre côte à côte avec vous, dans les rangs, en employant nos forces à corriger les erreurs, écarter les dirigeants nuls et régénérer le parti". La pire position possible sur cette question est une position évasive, équivoque, réticente.

6 - Notre presse donne des informations, moins peut-être que ce qu'elle pourrait - sur la vie interne des organisations de l'Opposition. Bien entendu on ne peut pas tout dire ouvertement: c'est pourquoi il est si important d'avoir un échange mutuel d'informations à travers le Bulletin international. Jusqu'à présent, nous avons appris trop peu de choses sur les formes qu'a prise la participation de l'Opposition dans les manifestations du 1^{er} mai, les erreurs qui ont été commises, les succès obtenus. L'expérience des camarades qui participent aux campagnes électorales mérite également des explications plus détaillées aussi bien qu'une critique.

En fait, nous avons besoin d'une autocritique honnête et en même temps d'une critique à l'échelle internationale. La Ligue Communiste en France a mené une action audacieuse - une manifestation de rues contre la répression sanglante en Indochine. Autant qu'on puisse dire, la réalisation de cette action a donné naissance à des divergences parmi les camarades français. La question est suffisamment importante pour que l'ensemble de l'Opposition internationale soit informée de l'expérience des camarades français et de leurs désaccords. Ce n'est que de cette façon que l'aile gauche peut s'éduquer et se tempérer.

L'Opposition a besoin d'un régime démocratique interne. Les cadres ne peuvent être éduqués que si toutes les questions sont débattues par toute l'Opposition, sans peur d'un "manque de préparation", insuffisance sur le plan de la théorie, etc. Les révolutionnaires grandissent en même temps que leurs tâches. Les questions de tactique générale révolutionnaire et les questions internes confrontant l'Opposition devraient être la propriété de chaque membre de l'organisation de l'Opposition. L'expérience atteste suffisamment clairement que les décisions prises dans les couloirs et les discussions dans les cercles fermés n'apportent rien et ne conduisent à rien. Ce n'est qu'en tenant les rangs de l'Opposition informés sur toutes les questions, y compris celles qui sont en discussion, que l'on changera immédiatement la situation, que l'on introduira la clarté, que l'on forcera les camarades à suivre sa ligne de penser jusqu'à sa conclusion et ainsi de pousser les choses en avant.

Contre l'arrogance littéraire, contre la politique des cercles étroits, pour la démocratie, véritable dans l'Opposition - voilà nos mots d'ordre les plus importants.

Une situation intolérable

(21 juin 1930)

Chers Camarades,

A ce moment, aucun des groupes n'a reçu les décisions de la conférence internationale d'avril pour ne pas parler du procès-verbal. Au minimum je ne suis informé de l'existence d'aucun texte formel des décisions concernant le Secrétariat International et le bulletin.

En dépit du fait qu'il se soit écoulé six semaines depuis la conférence, le bulletin n'a pas paru. Son comité de rédaction existe-t-il ? Comment est-il composé ? Qui l'a choisi ? Comment travaille-t-il - ou mieux pourquoi ne fait-il pas son travail ?

La situation, telle qu'elle se présente, est intolérable. Le travail international, c'est-à-dire le plus important est totalement négligé. Avec les éléments présents à Paris, il serait possible de créer deux ou trois comités de rédaction pour le bulletin avec des personnels complètement séparés des comités de rédaction de La Vérité et de La Lutte de classes. C'est avant tout une question de rédacteurs techniques puisque le bulletin devrait être avant tout un organe d'information.

Je propose la création d'un comité de rédaction de cinq membres choisi avec l'assistance des groupes nationaux de Paris. La liste des cinq candidats - ou les différentes listes s'il y a des propositions qui s'opposent - devrait être présentée aux membres du Secrétariat International devant lequel le comité de rédaction devra être responsable.

Je compte fermement que cette procédure sera tout à fait acceptable pour les camarades français. Naturellement, pour ma part, je serai prêt à examiner toute autre proposition indiquée par la situation. La seule chose qui ne soit plus tolérable, même pour une semaine supplémentaire, c'est la perte de temps.

Trop capricieux

21 juin 1930

Chers Camarades,

Dans le n° 39 de La Vérité se trouvait une annonce que le prochain numéro de La Lutte de Classes contiendrait un article de Sneevliet, un des dirigeants de l'Internationale 2 1/2. Cela semblait d'autant plus incroyable que, depuis quelques mois, j'étais arrivé à un accord avec les camarades Naville et Gérard (Rosenthal) sur l'impossibilité de travailler avec Sneevliet. J'ai été obligé d'envoyer un télégramme au comité de rédaction, rejetant catégoriquement cette collaboration. J'ai reçu en réponse une communication disant qu'étant donné la totale inadéquation de l'article en question, le comité de rédaction avait décidé de ne pas le publier avant même d'avoir reçu mon télégramme. Puis, en réponse à ma lettre, j'en ai reçu une autre du camarade Naville disant qu'il était d'accord avec mes arguments et que le camarade Gérard avait été depuis le début contre la publication.

Tout cela ne semble pas constituer une assurance suffisante pour l'avenir. On aurait pu penser qu'il n'était même pas nécessaire de soulever entre nous la question de la collaboration avec Sneevliet. Nous ne rompons pas avec les centristes communistes pour commencer à collaborer avec les confusionnistes de l'Internationale 2 1/2.

Néanmoins, par prudence, j'ai obtenu d'avance cet accord sur l'impossibilité de collaborer avec Sneevliet. Mais malgré cela et malgré l'opposition du camarade Gérard, qui était partie prenante dans cet accord, il a été décidé de publier cet article et il a déjà été annoncé. C'est une indication qu'on est un tout petit peu trop capricieux dans la parution de notre presse et que ses collaborateurs sont choisis dans des quartiers inattendus et indésirables. Je suis très heureux d'avoir persuadé le camarade Naville (en outre, pour la seconde fois sur la même question), mais les lecteurs de La Vérité n'en savent rien. Aussi, je propose formellement à la direction de publier une note disant que c'est par suite d'un malentendu que l'article de Sneevliet a été annoncé et qu'il ne peut être question de collaborer avec les représentants de l'Internationale 2 1/2.

Vous serez, je l'espère, d'accord qu'une telle déclaration est absolument nécessaire pour décharger notre commune responsabilité. Et pour assurer l'avenir.

(23 juin 1930)

Cher camarade,

Je vous envoie avec cette lettre les épreuves corrigées du numéro 12/13. Je n'en ai fait qu'une lecture rapide et il reste évidemment plus de coquilles que je n'en ai trouvé. J'attire particulièrement votre attention sur la page 33 où il a été écrit Staline au lieu de Lenine. C'est extrêmement désagréable. Des coquilles de cette sorte me semblent très étranges (la même coquille a été faite dans le numéro 8; dans le numéro 11) . Ici, elle semble directement faite exprès, par souci de nuire. Il est invraisemblable de penser que c'est le typographe qui fait des omissions, déforme, etc.. quand il ne fait pas de rajouts (une particule "ne" a été ajoutée dans le numéro 11) ou ne modifie pas complètement. J'ai déjà soulevé la question auprès du c. Molinier. Je pense qu'il faut examiner la question attentivement (n'oubliez pas que l'imprimerie et les typographes sont blancs. Il se trouvera toujours des éléments qui déformeront le texte avec plaisir). On peut le voir à la correction. Mais pour éviter à l'avenir une fois pour toutes ces fautes, il faut accorder à la correction l'importance nécessaire. Ne sachant pas comment vous menez ce travail, j'attire votre attention sur les remarques suivantes: il n'est absolument pas suffisant de relire seul les épreuves; il faut les lire à deux ("collationner"). C'est le camarade le plus expérimenté (le correcteur justement) qui doit lire à haute voix les épreuves et les corriger. Celui qui l'aide doit suivre sur l'original (que je vous envoie). On peut lire aussi seul, à condition d'avoir l'original sous les yeux et de vérifier chaque phrase; mais cela demande une sérieuse habitude. Avant de commencer la lecture des épreuves, il faut vérifier les titres, les caractères, etc.. (il ne faut pas oublier qu'il est particulièrement facile de laisser passer des fautes dans les mots en capitales). Avec les épreuves vous recevez une "conduite d'épreuves". Il faut y suivre la pagination, les annotations, les caractères des titres, les alinéas, les signatures; vérifier l'uniformité des caractères employés, etc..

Peut-être sera-t-il judicieux de vous faire aider d'un professionnel. Vous réglerez cette question vous-mêmes avec les camarades français. J'ignore quel est votre niveau d'expérience dans ce domaine technique; aussi vous m'excuserez pour tous ces détails.

J'ai demandé que dans le sommaire, les titres ne dépassent pas le nom de l'auteur (comme "Alfa" dans le numéro 12/13); bien sur, c'est un détail, mais c'est plus présentable.

Les abonnements - j'attire votre attention et celle des camarades français sur le point suivant: aucun de nos lecteurs-sympathisants véritables ne peuvent s'abonner; ils dissimulent au contraire leur lecture du Bulletin. Si vous vérifiez les listes, je suis sûr que vous trouverez que les abonnés sont des ennemis qui s'informent ou d'autres individus du même genre. Il est clair que nous n'allons pas faire une remise de prix pour ces gens-là. Les camarades qui ont introduit le système d'abonnements ont imité ainsi les autres éditeurs. Nos conditions n'ont rien de commun avec ces derniers. Cette déduction ne nous apporte pas grand-chose, mais autant ne pas donner de privilèges à Dan et cie.

Pour une discussion politique

26 juin 1930

Cher ami²,

Vous êtes injuste quand vous voulez m'imputer la responsabilité de la crise de la Ligue³.

Vous connaissez mon appréciation de M[olinier]. Elle était à peu près la vôtre. Il y a peu de temps vous m'avez écrit : "s'il y avait deux M[olinier], les choses marcheraient mieux", etc.

Je vous ai écrit sur la C[ommission] E[xécutive] non parce que M[olinier] est mon "homme de confiance" (qu'est-ce que cela peut signifier ?) mais parce que Marg[uerite] m'a écrit il y a quelque temps sur les mauvais rapports entre M[olinier] et N[aville]. Je m'imagine très bien l'atmosphère psychologique et la base politique de leur animosité réciproque (je connais les deux) et c'est précisément à cause de cela que j'ai trouvé dangereux l'évincement de M[olinier] de la C[ommission] E[xécutive]. Vous m'avez donné des raisons que j'avais devinées à peu près et dont le poids je ne puis pas nier (sic). Mais il y avait une autre question : on n'a pas seulement évincé M[olinier], mais on a doublé N[aville] (par G[érard]). Dans cette seconde question, plus importante de mon point de vue, vos arguments («l'amitié» etc.) m'ont démontré que toutes mes tentatives réitérées d'attirer votre attention sur le danger des méthodes de N[aville] sont restées tout à fait vaines et qu'au lieu de lui opposer une résistance, tout à fait nécessaire pour son éducation, vous le protégez, vous le doublez par ses "amis". Ce n'est [pas] un reproche, c'est une constatation nécessaire pour mon exposé.

Vous savez que Liova est en amitié avec M[olinier] et J[eanne] et en correspondance permanente. Il m'a parlé - assez prudemment, à cause de ma réserve dans des questions pareilles - sur la question M[olinier]-N[aville] et la C[ommission] E[xécutive]. Après votre lettre je lui ai dit votre argument (sur les inconvénients d'introduire M[olinier] dans la C[ommission] E[xécutive]) en me solidarisant avec lui (beaucoup plus que je ne l'étais en fait). Liova m'avait parlé quelques fois sur les divergences (le 1^o Mai, la manifestation indochinoise). Quelques arguments de M[olinier] m'ont paru d'autant plus valables qu'ils touchaient les mêmes points qui m'opposent à N[aville] pendant toute cette année et sur lesquels je cherchais votre soutien, hélas en vain. Malgré cela, je disais quelquefois à Léon : "M[olinier] a le droit, bien entendu, de lutter contre cela qu'il considère comme des fautes; mais si tu veux donner à ton ami un bon conseil, écris-lui qu'il ne pousse pas sa lutte à l'extrême". Je n'ai jamais écrit là-dessus à M[olinier] puisque il ne s'est [pas] adressé directement à moi. Vous voyez jusqu'à quel point vous êtes en erreur quand vous supposez que M[olinier] soit (sic) encouragé par ma défense de sa candidature pour la C[ommission] E[xécutive]. Frankel racontait beaucoup de choses à L[éon] qui les racontait à N[atalia] (à cause de ma « réserve »). Il s'agit toujours de la même chose : N[aville] traite les camarades en canaille, il est hautain, grossier, il ne tolère aucune critique, tout se fait "entre trois", personne n'y participe. Il n'y a que l'estime commune pour A. R[osmer] qui soutient les choses en équilibre précaire, mais on croit que R[osmer] ménage et même protège N[aville] de trop (pour ne pas citer trop, je ne citerais pas Ranc qui, lui aussi, avait été bien mécontent de N[aville]). Tout cela coïncidait totalement avec mon expérience personnelle. C'est pourquoi je restais tout le temps très inquiet. Je vous ai écrit sans résultat (c'est-à-dire sans même une réponse franche). Je n'ai pas voulu insister pour ne pas paraître un conseiller indésirable. Je vous envoie ci-joint une lettre que j'avais écrite à Marg[uerite] le 20. 1. et que je gardais, depuis, dans mon tiroir (il y en a d'autres).

De l'autre côté M[olinier], J[eanne] etc. ne peuvent pas ne pas connaître mes divergences avec N[aville] (l'attitude envers le parti, la participation dans les différentes manifestations ouvrières du parti, la question du "complot", l'organisation internationale etc. etc.) parce que j'ai suffisamment discuté là-dessus avec les camarades des deux groupes.

On apprenait aussi de temps en temps (toujours par hasard) que j'avais fait telle et telle proposition sur La V[érité], sur le travail, qu'on n'a pas d'ailleurs communiquée (en dehors de trois) à personne pour la discuter. Cela a aussi contribué au mécontentement. Et puisque, pendant toute une année, je ne réussissais pas grand-chose avec des lettres privées, je me suis décidé de m'adresser directement à l'organisation pour faciliter la discussion sur les questions litigieuses et pour débarrasser, par avance, la discussion de l'élément personnel (M[olinier]-N[aville]). C'est ainsi que j'ai écrit les trois lettres (russe et deux françaises). Autant pour le passé.

Maintenant pour l'avenir. S'il n'y avait que choisir entre différents camarades, la question serait pour moi bien simple. Mais c'est pas (sic) comme ça qu'elle se présente. Il s'agit du régime de la Ligue, et de sa politique. Il s'agit des divergences sérieuses qui avaient commencé bien avant la "question de R. M[olinier]" et sans aucun rapport avec celle-ci. La question M[olinier] est pour moi plutôt une illustration, un exemple. Je puis pas accepter l'écrasement de M[olinier] sans abdiquer les idées que je défendais et défends contre N[aville], sous une certaine « neutralité » (non bienveillante cher ami) de votre part⁴. Il faut donc chercher autre chose, plus conforme au caractère d'une organisation ouvrière et révolutionnaire.

Vous ne pouvez pas maintenant refuser de mener la discussion sur les divergences politiques, en tant que M[olinier] en soulève la question. Cette discussion doit être autant que possible impersonnelle.

² Lettre à A. Rosmer

³ La crise faisait rage au sein de la Ligue communiste. Après les critiques de Frank sur la manifestation des Indochinois, Rosmer avait contre-attaqué et fait décider par la C.E., en juin, de « démissionner » Molinier du secrétariat de la région parisienne. Selon une lettre de Molinier à Sédov, le 12 juin, Rosmer aurait brandi comme principal argument la désertion de Molinier en 1929. Mais le 24 juin, toujours dans une lettre à Sédov, Molinier indique que Rosmer l'a accusé de faire un "travail fractionnel" avec les belges, Charleroi ayant envoyé une lettre où étaient repris point par point les arguments de Molinier et de Frank. Le 27 juin, à une assemblée générale des militants de la région parisienne, avait eu lieu un vote "pour ou contre la démission de Molinier" : 10 pour, 20 contre et une abstention.

⁴ Il est incontestable que Trotsky ne se rend pas compte que toute l'affaire a été d'un bout à l'autre menée par Raymond Molinier et son groupe. Le 9 janvier 1930, celui-ci écrivait à Sédov : "Ce soir, réunion de notre fraction et décision de débarquer Naville et de régler la deuxième étape prévue. On ne peut plus piétiner." Le 27 juin, jour où Marguerite écrivait la lettre ci-dessous, Molinier écrivait à Sédov : "La vérité est que Rosmer est d'une formidable faiblesse..."

Je comprends bien votre aversion contre (sic) la discussion, mais vous pouvez très bien n'y pas participer en passant le temps à Prinkipo (j'espère que vous y viendrez, coûte que coûte).

Après la discussion, il y aura la question personnelle de M[olinier]. Je suis tout à fait prêt de l'inviter ici avec J[eanne] pour un certain temps (après votre départ d'ici) et puis - on verra.

La question épineuse, c'est la rédaction de La V[érité] pendant votre absence. Mon opinion : ni N[aville] ni Glérard] ne doivent pas rédiger La V[érité]. La raison formelle : ils doivent s'occuper de La Lutte [de Classes]. Or à qui la rédaction intérimaire? Aux camarades moins brillants, Gourget, Frank, quelques-uns des groupes nationaux.

J'insiste sur ce plan. Vous devez venir ici avec Mar[guerite] si elle a la moindre possibilité de se libérer pour quelque temps. Nous serons, avec N[atalia], très heureux de passer l'été avec vous. Avec l'aide de Frankel nous pourrions même faire ici le Bulletin internat[ional].

Voilà ma proposition. J'attendrai avec impatience votre réponse que j'espère affirmative.

Tout à vous deux,

Votre.

Invitation

26 juin 1930

Chers Camarades,

Je serai évidemment très heureux de vous voir ici tous les deux ici chez nous. Je préférerais toutefois que vous veniez le plus vite possible, car en juillet, je dois avoir la visite des camarades français et cela pourrait m'empêcher de vous consacrer tout le temps souhaité. Mais si votre départ ne pouvait être avancé avant le 20 juillet, je m'arrangerais autrement.

Lettre circulaire n° 2

29 juin 1930

Chers Camarades,

Le comité de rédaction du Biulletin Opositsij russe vous adresse ci-joint un rapport sur la situation de l'Opposition russe préparé par le camarade N.Markine. La base de ce rapport est constituée par des faits d'une authenticité indiscutable. L'image qui se dégage sur la base de ces informations est réellement effroyable. La peur de nuire à la république soviétique retient certains camarades étrangers d'entreprendre des formes résolues de protestation. Pour l'Opposition, cela indique en soi la manière correcte d'aborder le problème.

La lutte contre les atrocités de Staline n'exige pas du tout des manifestations de rue, l'affichage de proclamations, etc. L'opinion publique bourgeoise, cela va sans dire, est totalement indifférente à l'annihilation des bolcheviks et nous n'avons nullement l'intention de nous adresser à elle. Nos efforts essentiels doivent être dirigés vers les ouvriers communistes. Il faut, par une pression d'en-bas, créer une situation intolérable pour la direction officielle des partis communistes. Et pour que cela arrive, ce qu'il faut, ce sont non des protestations synchronisées, solennelles, mais un travail systématique parmi les ouvriers communistes. De cette façon, par un tel cours, la lutte pour sauver les oppositionnels russes sera étroitement liée à la lutte pour la libération des partis communistes de leur direction démoralisée.

Nous espérons fermement que toutes les sections de l'Opposition de gauche internationale discuteront soigneusement un plan de campagne et la mèneront avec l'énergie nécessaire.

Un malentendu !

30 juin 1930

Cher Camarade Rosmer,

Le développement de la crise nous fait un devoir de nous adresser à vous pour tenter un effort décisif dans le dénouement du conflit dans la Ligue Communiste. Nous nous adressons à vous avec la conviction que vous êtes le mieux placé pour y contribuer.

Dans diverses conversations et plus spécialement dans une conversation entre Naville et Senine, Naville vous attribue l'intention de résoudre catégoriquement le conflit par l'alternative suivante: "Ou Molinier ou Rosmer".

Nous ne pouvons pas croire que vous ayez songé à poser la question de cette façon:

1 . Parce que ni le groupe ni Molinier même n'ont jamais eu l'idée de poser l'un et l'autre sur le même plan, encore moins de vous opposer l'un à l'autre.

2 . Parce que le groupe et R(aymond) M(olinier) ont toujours apprécié l'importance considérable que votre présence et votre activité ont pour le développement de l'Opposition de gauche en France.

Dans la situation actuelle, si objectivement favorable à l'Opposition en France, après les succès déjà obtenus, cette crise peut et doit se résoudre clairement et rapidement.

Nous comptons que vous dénoncerez devant le groupe l'alternative qui vous a été attribuée, d'autant plus qu'une déclaration plus grave a été faite dans la même conversation, d'après laquelle "rompre avec Rosmer, c'est rompre avec l'Opposition Unitaire".

Ce n'est que lorsque sur cette alternative sera dissipé - et comme nous le disions au début de cette lettre, c'est vous seul qui pouvez le faire - que la discussion engagée pourra se dérouler dans une atmosphère saine et servir en liquidant le conflit à développer les résultats acquis par une orientation plus ferme de notre travail.

La presse de l'Opposition

30 juin 1930

Cher Camarade Gérard,

Merci bien pour votre communication du 20 juin concernant le procès. Il ne m'est pas tout à fait clair quelle est notre proposition concernant le premier volume de l'autobiographie. Est-ce que nous exigeons seulement sa saisie, mais les livres doivent être déjà vendus - ou est-ce que nous exigeons des dommages intérêts ?

Quant à la situation de l'opposition française, je me réjouis beaucoup de ses progrès, mais je dois avouer que je serais plus heureux d'avoir des chiffres exacts sur le nombre des membres de la Ligue, sur la vente de La Vérité, etc. On se trompe facilement sur son influence en se basant sur les échos superficiels de la couche supérieure des organisations ouvrières.

Autant que je sache, le nombre d'adhérents à Paris est très restreint. Je comprends les difficultés objectives, mais il y a aussi des fautes subjectives que je ne me fatiguerai jamais d'indiquer. La direction est trop composée de littérateurs, la rédaction envisage trop les éditions comme des entreprises littéraires et l'organisation comme un simple appendice. Une certaine routine s'est élaborée, on ne fait pas de tentatives concentrées pour pénétrer dans un certain milieu, y adapter le journal, etc. J'ai consacré d'ailleurs à cette question pas mal de lettres, sans résultat, c'est-à-dire sans assentiment ni réfutation. Je crois qu'il faut créer une autre relation entre la presse et l'exécutif en élargissant ce dernier par des camarades directement liés à la base. C'est le point décisif dont dépend le sort de l'Opposition.

Résister aux crises inévitables

30 Juin 1930

Cher Camarade Landau,

Je réponds avec retard à vos deux dernières lettres. Je me réjouis fort de l'appréciation optimiste que vous portez sur la situation toutefois, je crois que nous sommes loin d'avoir surmonté la crise avec aussi peu de dégâts que vous le pensez, car j'apprends par le camarade Seipold que, pendant cette période, l'organisation de Königsberg a perdu plus de la moitié de ses membres. De même il est probable que les autres groupes n'ont guère progressé numériquement. Il est malgré tout bon que la crise soit arrivée à son terme et qu'en dépit des pertes nous ayons atteint maintenant un point de la situation qui permet de relancer nos efforts et notre recrutement.

Il est probable que l'Opposition ne pourra pas se développer très longtemps sans traverser de nouvelles difficultés internes et crises. Ces crises accompagnent presque nécessairement la croissance et la maturation d'une organisation. Je crois que, dès maintenant, il nous faut prendre des mesures organisationnelles, nous permettant de résister plus facilement aux crises inévitables, de limiter les secousses et les complications au strict minimum. J'ai proposé entre autres, dans une circulaire, de mettre sur pied une commission chargée de la presse en général, d'associer aux organes de direction des ouvriers ce qui, d'une part, est indispensable pour élever leur sentiment de responsabilité et de confiance en eux-mêmes et d'autre part contrebalance l'excès de confiance manifestée par les "hommes de lettres" qui représentent dans l'organisation, comme chacun sait, un mal inévitable.

Le résultat des élections en Saxe est riche d'enseignements. Après les dernières élections au Reichstag, la social-démocratie commence à perdre des voix, les communistes, malgré toutes les erreurs, les bêtises et même les crimes de la direction, ne perdent rien, mais leurs gains sont très insuffisants. Le prochain bénéficiaire des pertes social-démocrates sera le fascisme. Il est absolument nécessaire d'étudier avec soin et en détail les résultats, et d'établir dans quelle mesure les forces gammées se développent aux dépens des travailleurs et de quels travailleurs. Des anciens social-démocrates, des anciens communistes, et dans quelle proportion. Dans la situation actuelle, l'analyse sans préjugés de ces données ne peut être faite que par l'Opposition et c'est en cela que ce travail est si important. La condition préalable reste toutefois que l'on mène cette analyse avec un très grand soin et qu'on en communique systématiquement les résultats aux travailleurs.

Mais dès maintenant, une chose est claire: même la direction bureaucratique stalinienne n'est pas en mesure de détruire le parti communiste, car elle est corrigée dans une certaine mesure - sans même parler de la situation objective - par les crimes des social-démocrates. Aujourd'hui, l'impuissance confuse des staliniens pousse de façon quasiment mécanique une fraction de la classe ouvrière dans le camp fasciste, et il serait donc bon de pouvoir approfondir et illustrer par des faits, des chiffres et des exemples, cet important résultat des élections de Saxe. Il faut y inclure le fiasco des brandleriens. Le travailleur peut choisir entre les communistes et les social-démocrates. S'il ne trouve pas d'issue, il se réfugiera chez les fascistes plutôt que de s'attarder à la médiocrité intellectualisante des brandleriens.

On m'écrit que la presse communiste a déclaré qu'elle renonçait à recueillir les voix de l'Opposition de gauche. Il faut utiliser cela de la manière la plus aigüe. car ce ne peut être en aucun cas le reflet de l'état d'esprit des masses. Lors de chaque grève, de chaque combat, l'ouvrier se réjouit du moindre soutien émanant des rangs de sa classe. Seul un dignitaire à salaire assuré et craignant pour son emploi peut refuser avec ce mépris affecté le soutien désintéressé d'un groupe. Nous devons poursuivre notre tactique avec énergie, c'est-à-dire: soutien dans l'action, mais, après l'action, utiliser le ton le plus sévère contre les bureaucrates.